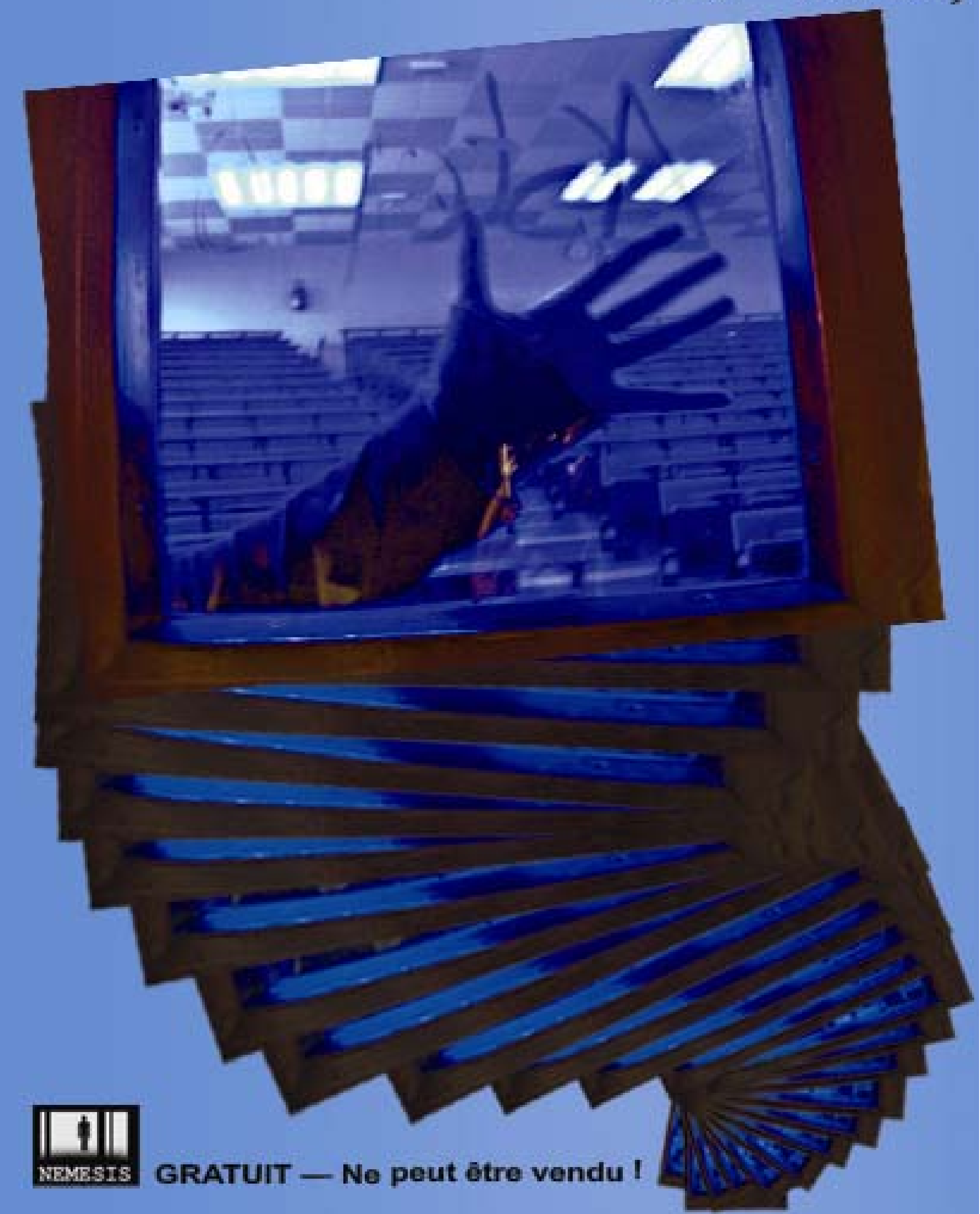
NEMESIS

n°12 — Mars 2007



GRATUIT — Ne peut être vendu !

NEMESIS

www.nemesis.ca.gg

ISSN — 1632-1820 Némésis (Dijon)

>une publication de Némésis, association de promotion d'écrivains et artistes amateurs à l'Université de Bourgogne, en collaboration avec le Photo Université Club (PUC).

>association :
présidente : Isabelle Monin
secrétaire : Olympe Sauvage
trésorier : Manu Campo

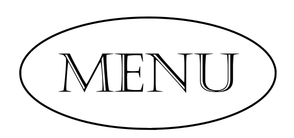
>siège social :
Némésis - faculté de Lettres
2, boulevard Gabriel - 21000 Dijon

>contact :
tél. 06.87.17.10.06
mél. isa.monin@wanadoo.fr

>comité de lecture :
Rémi Boyer / Manu Campo / Mathilde Lévêque /
Isabelle Monin / Olympe Sauvage

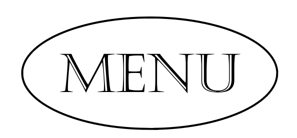
>directrice de la publication :
Isabelle Monin

>couverture :
Help ! — Mathilde Lévêque



>POÉSIE

>DESSIN



>PHOTO :

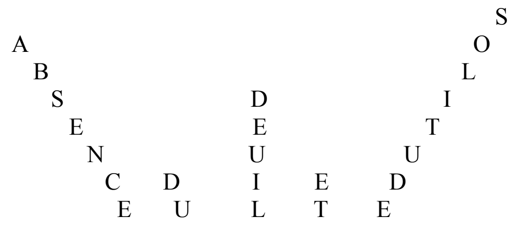
>NOUVELLE

>THÉÂTRE

>ADDITION

> PANICAUT

Elsa Bres



Regarde ce ciel blanc
Où rien ne se distingue.
Vois comme il garde l'eau
La retient prisonnière.
Les fleurs ne s'ouvrent pas
Sous les trombes salées.
Opaque est la tristesse.
Elle est ce brouillard gris
Que perce un astre pale.
Lune ou Soleil,
Qu'importe,
Les
r
i
d
e
a
u
x

s
o
n
t

t
i
r
é
s

>> Poésie

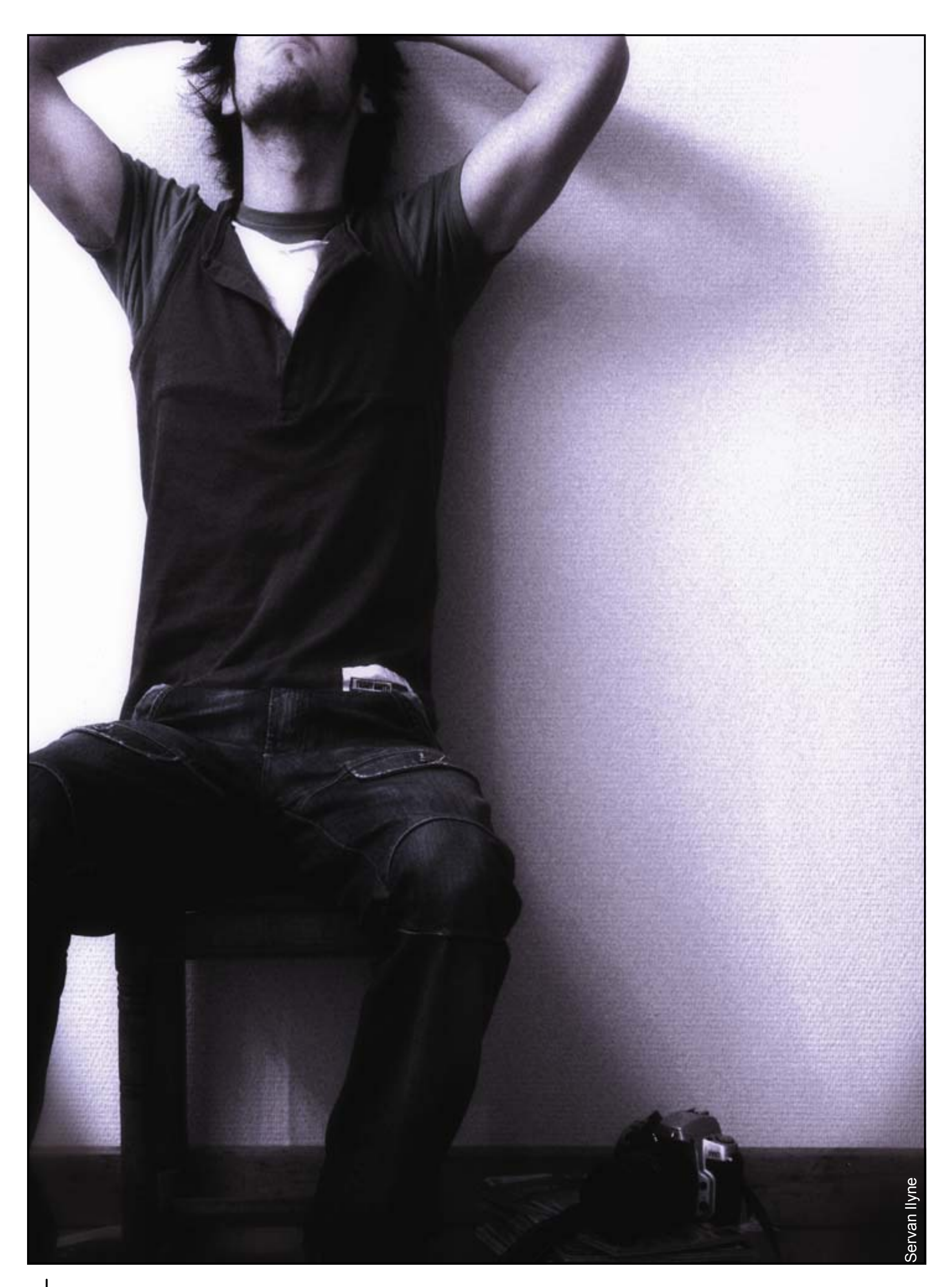
the duality power. — Servan Ilyne

au banc de la société. — Servan Ilyne

>TOUR A TOUR DEUX RÔLES

Manu Campo

Etre à la fenêtre
Assumer la recherche
D'une tour à piliers de mer
Mirer l'insatisfaction
Prendre prendre prendre
Se méprendre sur sa voie
Respirer le large
Haussez le vide oser la voix
Creuser sa vue
Seul le retour sur soi-même compte
On est tous un peu voyeurs
Refuser toute innocence
A la pointe de l'hauteur
Sous l'handicapant silence
Copier la nature qui se cache
Comprendre la main qui vole
Par nécessité
Vers les cent ciels


Servan Ilyne

> QUESTION

Manu Campo

Question
Qui râpe et tisse
Les murs

Souvent
Comme un supplice
Sans voix

A l'air
Pour les intimes
Murmures

D'être celle
Que j'ai aimée
Cent fois

Je ne dors pas

> MARS – AVRIL

Manu Campo

Je vais me changer
Les idées
S'habillent
Sur un front qui recherche
La poche trouée
Que refusent mes billes
Et ma main autant gauche
Que mâle à droite et
Paumée

Les « i » déshabillent
Leur poing en coiffure
S'effacent d'un vote
Pour se réduire en une allumette sans souffre

Ce sont les lettres qu'on éteint
Quand on baisse le poing

PS : je ne saurais être prêt à couvrir mes cheveux de souffre
Car ma sensibilité n'en pense rien

La foule s'est fait snober
Par une Merco qu'a bariolé
Les fronts en sueur
Les banderoles de l'humeur
Et ce mouvement que je suis de côté



Christophe Gadéa

Les téléspectateurs votent
Les sourds promulguent
Les déçus descendent les rues
Les démagos suivent
Les opportunistes cassent
Les je-m'en-foutistes je-m'en-foutent
Les spécialistes aiment s'entendre parler
Puis,
Les victimes votent
Etc.

Les scientifiques ont prouvé que l'orbite de la terre
n'est pas parfaitement ronde...



alone in the dark. — Servan Ilyne

>LA GOUTTIERE

Manu Campo

La gouttière s'étire le long de la lisière du toit et s'appuie contre ce mur qui singe la grimace. Au premier regard, elle passe inaperçue ; mais elle passe. Elle observe, silencieuse.

Les hommes se croient seuls derrière les haies, alors ils se laissent aller à leurs habitudes les plus secrètes. La gouttière en rigole ; un temps. On l'entend à peine. Il faut tendre l'oreille, comme pour boire à la fontaine, pour deviner son rire ruisseler dans ses entrailles sans faim.

Sans faim, parce qu'elle esquisse parfois un bâillement de lassitude. Soumise. Crucifiée par les vis, prisonnière du crépi, elle éponge les tuiles. Elle ramasse les larmes de ceux qui tombent pour nourrir la ville à la racine. Confidente malgré elle, des soucis aux tonalités hivernales.

Jusqu'au jour, où une pluie grise saturée par l'ennui viendra oxyder le fer et déverrouiller l'impossible. Les gènes s'évaderont de leurs cellules métalliques. L'épiderme prendra le large et sa couleur, puis l'embouchure deviendra gorge aux cordes vocales vertigineuses. Alors la gouttière se détachera d'un mouvement natal. Comme une fissure vivante, elle rampera sans fin, laissant sa mue à la vue des passants, pour disparaître dans la ville.

L'objet collecteur échappé, les gargouilles, parties depuis des années se maquiller sur du papier glacé, devront alors rentrer pour se remettre au travail sur leurs briques boudeuses.

Ce jour là, certains verront un serpent… Mais ceux qui oseront s'approcher découvriront un ver creusant la terre laissant derrière lui une flaque : lente eau noire des gouttes d'hier.



Mathilde Lévêque

> VITRE

Olympe Sauvage

notre corps faillit / celui que nous croyons fini ficelé / contenant familier si fiable malgré ses grains de sable ponctuels

/ pourtant / pourtout / parce que / logiques /

nous lui confions tellement à cet ami forcé, à notre insu et peut-être au sien, ne laisse-t-il pourtant pas s'échapper notre essence ?

car nous sommes tant perméables aux ondes, à la pluie que j'entends avec tant de plaisir que, n'avais à me lever demain, je serais heureuse pour une heure, moitié, quart, d'être vitre

tant l'accueillir / l'affronter : protéger une chambre d'enfant un carreau de cuisine / vieillot /

qui quoi priverais-je le plus de sel et si les courants d'air que nous chassons ne se vengent pas en enlevant dans leur claque la vie de nos si chers intérieurs


Corina Airinéi

> HOMMAGE

Olympe Sauvage

Je viens de croiser un gens étrange, un de ceux qui oscillent tout le temps entre l'à peu près et le totalement improbable.

Démarche de héron qu'a oublié qu'il avait deux pattes, et du coup sait pas trop quoi en faire. Habillée comme une fillette qui veut faire hurler sa mère. Maigre. Rousse. Joues pourpre malade et d'énormes lunettes qui lui dévorent yeux et tempes et achèvent ce portrait de sauterelle sans antennes et bancale. Je pense : une comédienne ou un gag vraiment mauvais.

Naturelle ou gênée par ma suspicion ? Son parler est aussi cahotant que l'ensemble. Je freine de manière tout à fait volontaire mais douce. Effet escompté, elle part comme un échafaudage à demi défait mais doté de pieds.

Alors que je tente furieusement de me détacher de ce fantôme vivant au pull vert. Pas vert pomme, mais vert atroce semant des points d'interrogation affolés autour de lui. Arrive une sorte de prêtre sans dieu ni soutane qui crie et harponne les passants. Il est sec comme un reste de pique-nique, tout blanc et porte dans chaque main un gros sac plastique rempli.

Il exécute ses prophéties avec une gymnastique toute rituelle consistant à se baisser en arrière, genoux pliés comme pour s'asseoir, tout en brandissant ses sacs. Il vocifère alors mystiquement. Puis se relève, baisse les bras et reprend position humaine.

De ma latitude, la portée liturgique, politique ou délirante de son action ne fait aucun doute même si justement la distance m'empêche de démêler de laquelle des trois il s'agit, et c'est lui à son tour qui une petite heure après emporte encore mon esprit.

Les réalités auxquelles ces deux décharnés appartiennent ne sont pas les miennes ni peut-être les vôtres. Qui sait seulement s'ils se sont perdus dans notre univers ou si au contraire leurs apparitions sont volontaires, dans notre irréalité ? Pour nous détromper, nous décrotter de notre raison miséreuse ?

Désaxés, détaxés, dédouanés de nos méthodes, nos discours et nos compréhensions,
Déglingués, givrés, débridés, dézingués, cintrés, galactisés, évaporés, sidéralisés, divers et multiples, longue vie à vous !
Longue et douce irrationalité à vos esprits aériens et incompressibles !

Jeune adoratrice de vos mystères bien maladroite, ma raison étroite et mes yeux cataractés vous rendent hommage.



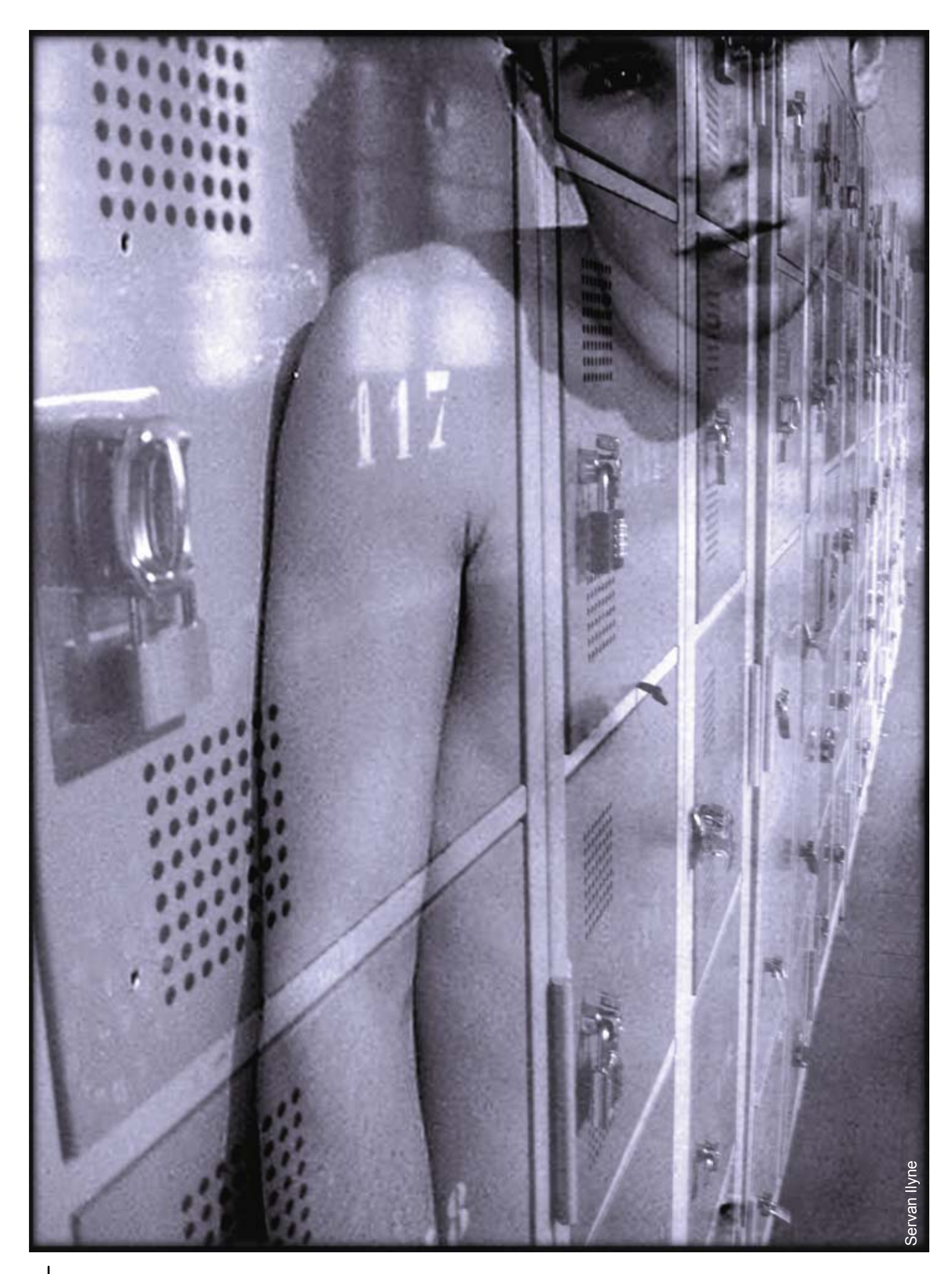
Mathilde Lévêque

Mathilde Lévêque

> LONGS LIENS

Georges Thiéry

Les longs liens qui rongent mon altitude
Sont nivelés de sang et d'or
J'ai déjà entaché mes rêves de la douce béatitude
Qui sied à l'idiot
Ou à l'intelligent de retour du voyage en folie
J'ai regardé les autres paraître
Et n'y ai pas vu une once d'exactitude
Tant qu'à se jeter dans le fleuve
Faisons-le attachés à la courroie d'un moteur
La vie semble plus belle vue de l'intérieur
La beauté est une âme malade
Qui se tourne sous la lumière atroce
D'un jour de bonheur
Je vous aime et choisis la vie
Par conformisme
Puisque rien ne nous autorise à aimer
Autre chose que la raison


117
Servan Ilyne

>LA TRISTESSE

Georges Thiéry

La tristesse
En règne avenant
Brisait mes rêves comme le vent ouvre les fenêtres
Pendu à mon balcon
Je broyais la raison
Rêvais de vie et d'horizon
Suspendu à mes ardeurs je ne trouvais de sens
Que dans la destruction de mes convictions
Je voyais l'avenir avec la tristesse d'un jour
Qui voit poindre à l'horizon
La terrible abnégation
Et espère le règne de l'éros
Comme ultime solution


Mathilde Lévêque

> TROMPE DE VIE

Farid Chettouh

Derrière mes paupières tamisées, l'insensé mutile mes lèvres inutiles, serpente comme une brume d'ambre qui se prolonge, qui se dilate sur la plaine de l'infini pour défiler tel un mouchoir agité survolant les oliviers de mes ports déportés, noyé de magie, puant de nostalgie comme une colombe infernale, il édifie ma cage, arpente le silence protecteur pour s'ensevelir dans l'agate des nuages migrateurs…puis moi... Enfin moi…

J'esquive l'enveloppe de mon corps, j'imite le sommeil des morts, j'insère les bribes de ma caricature dans le portrait de mes ratures, je prends mon coeur en otage, je libère mes mirages et dans la fugueuse soirée du blues originel, je transcende ma…

Candeur animale hantée par la névrose de croire, je radie les dos des miroirs pour signer l'épitaphe de ma gloire. Stressé. Pressé d'en finir avec cette vie qui me dit et redit : tu t'es trompé de vie…
Tu t'es trompé de vie… !..


Corina Airinéi

>MA MORT A MOI

Farid Chettouh

Sans patrie, sans exil, sans train,
Sans maison, sans carton, sans pain,
Sans synonymes, sans majuscules
Conjuguant mon chemin,
Prodiguant mon destin
Dans le creux de ma main
J'ai mangé toutes mes faims
Et pourtant j'ai toujours faim !
Puis…
Sans le vouloir
Sans le savoir…
Je me balance dans la corrida des envies,
Surpris
D'être encore en vie !
Tremblant, chevrotant,
Le dos cloué au sac de mes peines,
J'exhibe des chaînes
Ornant des doigts qui traînent
La dépouille
D'une mort…
Plus grande que toutes les tombes !

>LE SHOW DE L'EXISTENCE

Farid Chettouh

Hagard sur ma route forcenée, je tâtonne dans l'obscure destinée, je zigzague sur les courbes de l'inquiétude pour tarauder la brume épaisse, je trébuche sur les podiums de la solitude pour illuminer les météores de mes angoisses, je sillonne ces villes blafardes écrasées sur mille et mille paysages pour affamer la gourmandise de mes mirages…

Entravé sur l'autel de la nuit, menotté dans ma cathédrale de pluie, je trempe mes fantasmes tambourins de toutes les gouttes de toutes les fins pour guetter dans la coupe des destins l'alchimie de l'incertain.

Balisé entre deux ailleurs, je m'accroche aux cortèges de ma douleur, décoloré entre tant de couleurs, je me cramponne aux aquarelles de mon cœur, ahuri entre deux éternités boiteuses, j'aiguille mes pendules aguicheuses.

Sublimé entre deux soupirs suicidaires, je rajuste mes repères, je taille mes éclairs pour dénicher dans la foule des sens l'essence de tous mes sens, pour m'insérer dans ce rien complet et immense, et apprendre la géométrie de l'errance qui engendre ma semence et façonne toute mon existence…



Emmanuel Rister



Corina Airinéi

> CREPUSCULE

Nicolas Panier

J'ai entendu hurler les feux rouges
Un soir où on massacra Macbeth
Et mes idéaux
Toutes ces enclumes surannées
Qu'on veut m'acheter pour mon bien-être
J'ai vomi la lumière de son baiser
Et ton regard vers mon enfer
Cette décharge a souillé
La promesse contrefaite

Joie criarde des faux amis

On me viola à nouveau
A travers les murs
Pour les besoins d'exquis mots
Intéressés par mon corps
Le spectacle d'une scène obscène
Où tu pouvais l'enlacer
Avec l'excitant parfum du contexte
Et ma fuite derrière les portes

Applaudissement muet des pragmatiques

Je refuse de relativiser ce diable éclairagiste
Car mon ego se moque de l'évidence
D'un monde qui tue les Antigone
Avec la douce mélodie surfaite
Des convictions édulcorées
Jamais je n'aurai d'amitié en stock
A t'offrir pour éponger
L'arsenic en petite coupure
Et l'image indélébile d'une laideur sans faille

Départ dans l'indifférence

Je me moque de ce théâtre
Et de mon avenir
Je cours me cacher dans la fleur de l'âge
Loin des quolibets pathétiques
De toutes ces bêtes armées d'intellect




Corina Airinéi


secret love . — Servan Ilyne



Krazem

Au plus haut de ce que je sais des hommes,
Tu rayonnais, Ô, naïade bien nommée.

ô !
Telle ta bouche qui irrigue mes tendresses arides,
Abreuvant mes espoirs de verbes irréguliers.

ô ! ô !
Pareils à tes yeux généreux qui m'inondent,
Jets d'eau de jouvence pour ma décrépitude.

ô ! ô !
Comme tes seins discrets qui assèchent mes mains
Mais allaitent en secret un amour prochain.

ô !
Et ce serait, si je t'atteins, ton ventre doux
M'accueillir et me repousser à l'infini,
Jusqu'à ce que nos sourires tarissent malgré nous.

Ô toi, puits qui inspire ma noyade anonyme !
Oh ce toi qui m'assoiffes, coeur qui n'est qu'en ton absence !

Mathilde Lévêque

Mathilde Lévêque

> TRAIN DE *NUIT*

Krazem

Paris Gare de Lyon, ce soir sous les néons,
En partance par raison, « DIRECTION BRIANÇON ».

La pluie. La nuit.
C'est si bien dit de ce mardi.

Trois mitraillettes mendient un hasard héroïque
Aux passants qui inquiètent, aux poubelles impudiques.

Le quai en flaques regrette les cohortes joyeuses,
Les chariots débordés, les couples en adieux.

Mon train est quasi vide comme on boude un spectacle,
Prémices redoutées d'un sommeil en débâcle.

A l'annonce du départ, le quai luit, m'éblouit,
Réveille de vieilles heures, alarme ma mémoire :

C'était naguère ou presque. En ces temps moins amers,
Seules les nuits s'allongeaient sur le chemin de fer.

Paris Gare de Lyon,
Un soir sous les néons.

Dans la foule impatiente de voyage,
Tu pars avec les clefs de ma jalousie.

Tremblement de cœur qui m'effondre en gravats.
Brute déroute contre cet autre qui reste en toi.

Un sifflet. Le convoi démarre par à-coups,
Comme les soupirs en peine de ceux qui se séparent.

SENS

Un mot s'inscrit dans la nuit comme un phare insoumis,
Étiquette en lumière jetée par qui la porte.
SENS ! en cette obscurité, ton nom s'est affranchi.

SENS : un nom de circonstance.
Le parcours est propice aux syllepses complices
Qui traversent ligne à ligne mon voyage en papier,
Mon opéra pour voies où miment mes divas.

Ô Sens, je vous suis polygame !

LAROCHE-MIGENNES

Laroche-Migennes !
Qui te connaît sait la nostalgie des nuits ferroviaires,
Quand les battements de rail rouvrent nos cœurs refermés pour survivre
Quand le silence obscur des campagnes enivre d'éternel les raisons
les plus fières.

La pluie de cette nuit m'aiguille vers vous toutes,
Vous que j'ai tant aimées de triage en triage.
Mes regrets désormais s'orneront d'italiques
Penchées par la musique de ce train poétique,
Penchées pour mes amours réveillées avec moi
Penchées sur mes blessures rassurées dans tes bras !

Mathilde Lévêque

Mathilde Lévêque

Mathilde Lévêque

DIJON VILLE

profitez
de la série limitée
internet tv téléphone
29,90€/mois*

profitez
de la série limitée
internet tv téléphone
29,90€/mois*

Krazem

MONTBARD

Encadrée strictement d'horaires qui nous surveillent,
Tu as levé le voile imposé par la peur,
Barrière qui te garde des vraies tendresses des hommes.
Nos deux peaux incrédules ont enfreint le mystère
Révélé quand l'amour est menacé de mort.

Un contrôleur suspend mon envol lyrique.
Il a fini son quart. C'était tranquille ce soir.
C'est son dernier trajet. Ses derniers « s'il vous plait ».
Dans l'temps c'était Bordeaux, Le Croisic ou Quimper.
Mais ça n'existe plus. C'est devenu has been.
La folie ubiquiste a fondu les chemins de fer !

Et il part. Car il sent que ses yeux qui clignotent
Annoncent des sanglots longs, qu'il garde pour sa cabine.

DIJON VILLE

Un feu reste allumé à l'hôtel de la gare.
Compulsions internautes vers des cœurs éphémères ?
Angoisses familières ? Rêveries adultères ?
Accouchement par le fer d'une poussée de vers ?
Insomniaques du soir, je vous suis solidaire !

Toulouse chaîne frontière.
En couchette inférieure, une autre toi s'endort.
Ma tête est en éveil du courrier qui m'obture :
Il me faut te quitter de peur que tu m'ignores
Et chaque sursaut de train apporte une écriture.

CHALON

Quelques jeunes hilares ont choisi cette gare
Pour terminer leur nuit ou commencer leurs jours.
C'est le même billet, mais ils l'ignorent encore.
Chants déraillants. Rires omnibus. Direction l'aube.
Les autres sont en joie parce que les uns titubent :
Bonheurs juvéniles que le houblon exhibe.

Oh cette prime nuit d'avril
Quand ta chemise malhabile
T'a dévoilée crûment exquise !

MÂCON

Elle est sortie. A chaque halte.

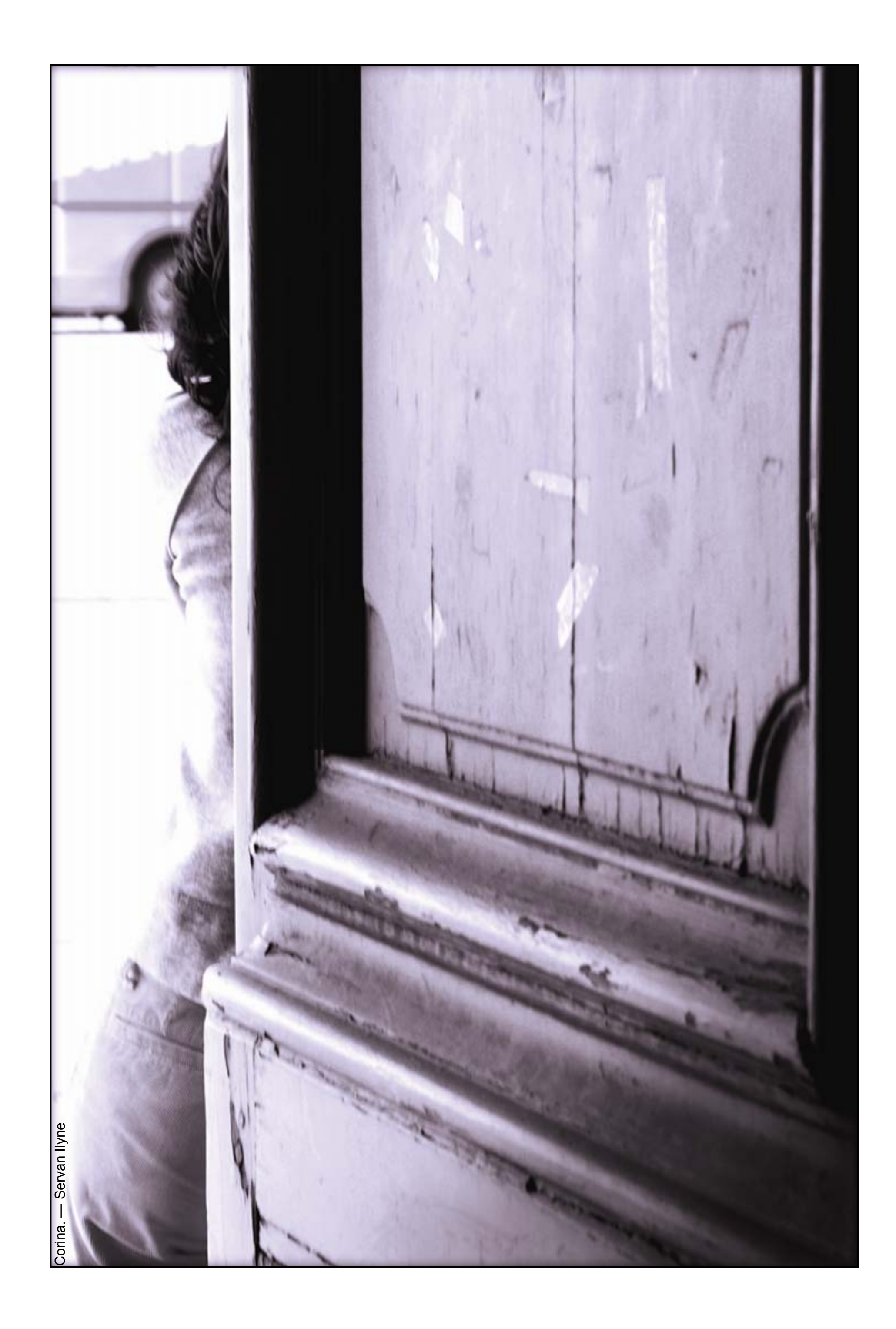
Droite adossée à la vitre embuée,
Elle vérifiait encore qu'il l'atteindrait.

Ses doigts fébriles en sueur supplient l'écran aphone,
— Ô miroir sans appel qui dit nos solitudes ! —
Mais ses yeux orgueilleux se rebellent et refusent
La sentence silencieuse que les ondes diffusent.

Maudits claviers qui confisquent aujourd'hui
Les kilomètres d'espoir de la nuit ferroviaire !

La mer, l'Odet, Quimper. Voitures de deuxièmes classes.
Militaires embièrés qui escortent ma place,
pour ce retour obligé vers là où je t'ai fuit.
Montparnasse : émotion, inquiétude au réveil.

Chez toi l'indifférence. Sans moi tout est pareil.
Je ne l'avais pas imaginé…



Corina. — Servan Ilyne


Mathilde Lévêque

LYON PERRACHE

Mon anonymat se nourrit de l'immensité des voies.
Mon train patiente en attente
D'autres trains qui se pressent
Pour finir ensemble rassurés la nuit qui se poursuit.

Coup de cœur//Aller à Bordeaux//
Te rejoindre et te surprendre//Te voir me sourire//
Te sentir au sortir d'une nuit ordinaire//
Et me penser à l'aise dans tes rêves solitaires.

VALENCE

La nuit appartient à ceux qui ne sont rien
A leur aise sous les luxes du panneau d'arrivée.
Un frère mal aîné a fondé sa famille :
Sacs empilés serrés de peur qu'on ne le pille,
Chien endormi blotti pacsé par la misère,
Mur de bouteilles vidées jusqu'au tesson en cul :
Trophée victorieux d'une journée de plus.

Catastrophe//Retour en Isère//
Te rejoindre pour te surprendre//te récupérer cette fois pour la vie/
Me sortir du tunnel// Mais précipiter mon abandon

DIE DRÔME

Comme surgissent mes odeurs et mes rimes d'enfance !

Notre amour est si loin, j'ai égaré ton nom.
Tu m'as donné la main un soir à Châtillon,
quand nos petits amis goûtaient leurs premières danses.
Tes doigts m'ont irradié d'un frisson inouï !

Et toujours inédit, quand vous m'avez séduit.

VEYNES

Le nez à la fenêtre que pénètre la lune,
Je devine les cimes que la neige assourdit.

Mais un tunnel de ténèbre obscurcit
La nuit d'un bruit qui effraie les lumières…
…Enfin le chant du chef de gare :

« Veynes-Dévoluy !   Veynes-Dévoluy ! »
Mes stances nouvelles négocient des sens interdits
Qui ensorcellent à vie notre amour décrépit.
Mais tu étais déjà partie…

Mathilde Lévêque

Mathilde Lévêque

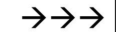
Mathilde Lévêque

Mathilde Lévêque

GAP

Mercredi est levé, le bar-tabac aussi.
Entre les cafés noirs, quelques gorgées de blanc :
Métissage solidaire pour orienter les jours !

Orcières-Merlette, de quais en quêtes,
Correspondance inceste entre désir et honte,
Entre deux voies promises dont les sens s'affrontent :

C Notre train déserté abandonnerait la gare 

Loin des yeux noirs qui nous enviaient de nous aimer,
Dans ce couloir étroit encourageant nos transes,
Tu m'as donné le peu que tu avais gardé
De peur que mon regard se joue de ta confiance.

G ←←← Un car, le tout dernier, nous mènerait en gare

Je te désirais si fort que tu n'existais plus !
Et ton corps à distance explose tous mes sens :

Ta peau vierge   promettait   la caresse éternelle

Ma langue   se doutait   du sucré de tes sueurs

Ta voix   vibrait mes mains   de prières charnelles

Et ton parfum docile exigeait ma puissance.

Mais nos yeux qui se croisent se supplient de nous feindre

BRIANÇON

Terminus.
Un café au buffet.

Paris Gare de Lyon vendredi matin.
Un express. Un croissant.

Les rêveurs de la nuit croisent les trimeurs de l'aurore
Venus des tours lointaines via des rames moins mondaines,

Ces grimeurs des erreurs que nos gras verbes gerbent,
Guérisseurs du pu hémophile que nos sociétés urinent.

Trois mitraillettes mendient un regard au hasard.
Ma cuillère tourne à l'infini.

Notre temps a fondu au fil de mes feuillets
En regardant les bornes égrener mes émois.

Ton amour s'est fardé en cherchant à durer
Tel notre monde poudré fuyant par tous les sens.

Mon café refroidit.
Mon odyssée ferrée a guéri ses ratures.

Paris Gare de Lyon sur le quai ce matin.
Je t'ai encore manquée. Jusqu'à un prochain train…


Servan Ilyne



> ELEGANCE

Ashley Létan

Te rappelles-tu de moi qui savais si bien
De moi qui savais marcher sans bruit
Le long des murs ou dans les rues sans rien
En longs filets d'esquisses linéaires la nuit ?

Mes doigts aériens voletant sur tes reins
Qui bougent telle une pirogue dévalant les chuut !...
Silence ! Les désirs s'agacent d'un rien
Comme les guépards salaces dans nos veines en rut.

Dans des caves où la musique les mène en bateau
On peut voir les ombres de leurs corps
Instables figures stylisées sur fond d'or
Danser au loin comme des libellules sur l'eau.

Solo d'une silhouette impalpable
Dans une rue sans nom qui se souvient
De tous ses rêves de marcheurs implacables
Si lourds, si fatigués, si différents des envieux.

Avec élégance, la neige choit brillamment
Sur le sol qui ainsi devient silencieux
Pour toujours voudrait-on dire aux cieux
En voyant les petits sapins de diamants.

Le calme est revenu avec le style aussi
Si, avec le stylo ; et la plume d'aigle
En haut des cimes s'en va loin d'ici
Elle dessine aux dieux de fort jolis signes.



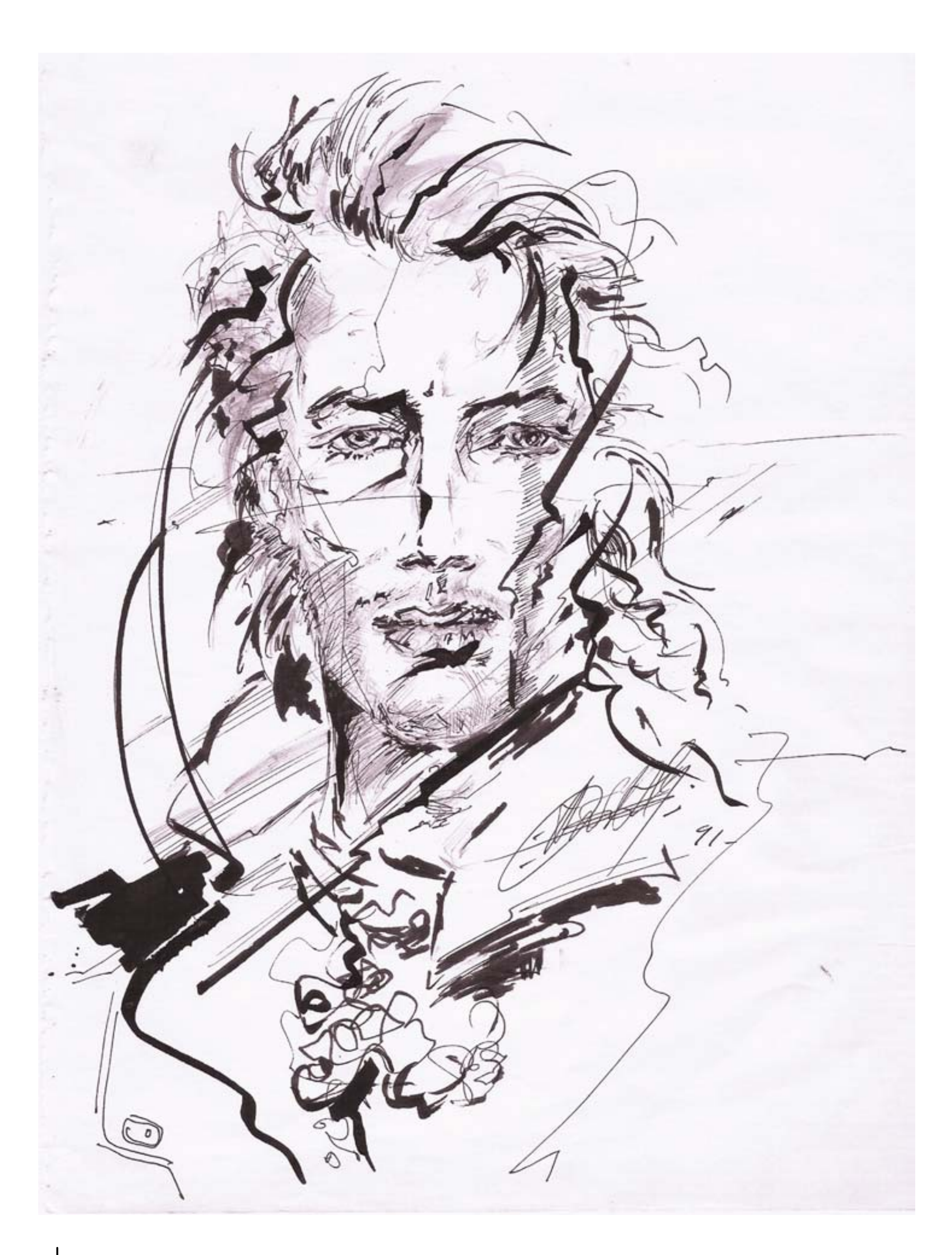
>LES FEES MEURENT

Ashley Létan

Seules les flammes savaient
Que la vie est éphémère
Alors elles tentèrent de se propager
Et les hommes tentèrent
De propager leurs idées, leurs idéaux
Par la force, la parole, les écrits
Enflammés, donc éphémères

Quelques grammes d'idées
Donnent des idées au gramme,
Ce qui ne pèse pas lourd
En somme car les hommes
N'ont jamais su que la vie
Etait effet-mère, même effet, même mère
Et comme tout effet,
Ne saurait durer.

Seules les flammes savaient
Et elles tentèrent de s'étendre,
Ensemble, ce qui est une forme de repos
Ce qui est une sorte de reproduction
Alors elles moururent
Pour avoir tenté d'être mères et fées
Pour n'avoir pas su
Que même les fées meurent
Et au lieu de s'étendre
Elles ne firent que s'éteindre.



>DE RIEN

Ashley Létan

Je me suis promené dans le portrait
De rien en gris, d'Oscar Wilde
Comme si de rien n'était
Personne n'a vu le mirage.

Mes pas ciselaient une ligne
Invisible, j'aurais voulu être un vrai Faust
Au moins le tableau ne vieillirait pas.

Ma silhouette s'éloigne au loin
Et le portrait de dos rit en gris
Dorian rit jaune dans son carrosse
Car, Oscar le sauvage n'y peut rien.

Il n'y a rien à dire, à part vieillir
Pour l'instant. Un jour les choses changeront
Mais l'éternité est un gouffre de névroses
Et vous le savez au fond…

Le message était clair et violent
Bien que sombre et mystérieux
D'où vient ce pouvoir qui fascine
L'être humain, faible et éphémère ?

Dans le Magritte, l'homme de dos
Ne verra jamais son visage, c'est triste
Et vertigineux car il est face au miroir
Mais il a l'air aussi libre
Que Dorian ne le sera jamais,

aussi fantomatique qu'un rêve.



> SILENCE

Ashley Létan

Après avoir beaucoup écrit
Après avoir beaucoup erré
Lorsque vient le moment de s'arrêter
Tu peux entendre l'ombre du cri

Comme l'ombre des monts qui tournoie,
Invisible dans l'air lourd et noir qui s'ouvre
Comme la poussière crépusculaire qui poudroie
Souvenir du geste, souvenir que rien ne couvre.

Pourquoi cet arrêt soudain surgit
Pourquoi ce silence où résonne sans fin
L'ombre de leurs corps au petit matin
Dans l'air dense de mercure bleui

Peau noire et peau blanche ondoient
Avec un parfum ouaté, doux, toi !...
Qui m'aimes, qui murmuras toujours
En ce drap, près des toiles aux murs

Tu peux entendre le chant de nos corps nus
Après ce concert dissonant que fut ta vie,
Au fond des désirs, à l'abris des refus
Lorsque vient le moment opaque où l'on oublie



Mathilde Lévêque

> HELOÏNE

Isabelle Monin

Elle entendait chanter, autour d'elle, tous les cœurs en misère, tous ceux qui se tordent dans les flammes qu'ils aiment entretenir en silence. Elle les écoutait d'un sourire, rêvant à sa Fin du monde, sa dernière heure qui pourrait être celle qu'elle laissait doucement se consumer en cet instant. Mais il n'en serait rien.

Les rires et les larmes, les fantômes des anges qui tombent à terre écrasant leurs ailes sans plus rien contempler, et l'aura faiblarde des muses en querelle, se mêlaient aux couleurs qu'elle avait endormies sur la toile. Héloïne peignait la sagesse, l'infinie tendresse des âmes, avec au bout de son maigre pinceau, toute la douleur des hommes qui se perdent. Elle aimait leurs yeux fermés.

Elle recueillait la poussière de leur passé avant qu'ils ne s'y étouffent et coloriait d'espoir les cendres — grises avant l'heure — qu'ils serraient dans leur poing. Elle regardait passer les passants, en écoutant discrètement la musique qui rythmait leurs pas. Saute d'humeur, d'un coup le disque se raye, l'homme titube, mais Héloïne esquisse dans sa tête les mots qu'il voulait embrasser, et puis vole le noir de ses yeux effrayés.

La joie et la détresse dont elle entendait chaque jour la complainte montaient aux cieux, attendant une réponse muette, lamentation prisonnière de la brume.

Mais les hommes ne la voyaient pas, fous, obsédés par leur désespoir. Victimes d'une vie plus redoutable, plus terrifiante que le gouffre insondable d'une mort atroce. Atroce parce que finalement vide. Réalité masquée et illusion de requiem facile.

Assise en tailleur sur la pelouse encore humide de son Éden perso, Héloïne peignait inlassablement, sur les mailles du filet de l'histoire, l'aquarelle du chagrin des hommes qui, grâce à elle, apprenaient à oublier leurs faiblesses. Une pensée, un coup de pinceau, et la brume devient arc-en-ciel. Le chef d'orchestre change de main sa baguette, et la symphonie bascule et chante, chante encore sa conquête.

Un rayon de soleil vint percer les nuages pour éclairer sa toile. Elle lui sourit quand doucement il déposa son empreinte sur la couleur des âmes sauvées, puis sur les peines qui, grimaçantes, succombent à la force d'un sourire partagé. Fureur d'exister, éclats de vie, berceuse et renaissance enfin, le temps d'un message, le temps d'une étreinte folle avec son identité. Sablier renversé comme un allié des ombres qui s'évaporent en providence. Une autre histoire se crée alors, de quelques notes, de quelques rêves enfin possibles. Si le bonheur s'envole, c'est que les hommes doivent apprendre à le retrouver sur une autre branche. C'est pas la morale de l'histoire, c'est le titre.

Satisfaite, Héloïne se releva et partit, emportant sur son dos le tableau qui gardait bien enfermées toutes les souffrances d'un seul homme. Elle marchait d'un pas léger, dans le brouillard de la rue, attrapant ici quelques drames, déposant là un peu de chaleur. L'humanité qu'elle laissait sur son passage s'épanouissait en pétales de roses, tandis qu'elle comptait déjà sur sa palette les tons de gris qu'elle allait transformer en bohème pour que ne se fanent pas encore les songes du renouveau. Elle peignait la vie.

Elle marchait encore quand la pluie se mit à tomber sur elle et ses compagnons en naufrage. Ils se hâtaient, la tête baissée sous leurs capuchons, ronchonnant toujours, Héloïne souriait, leur fredonnant au cœur les vers d'un poète inconnu. Le soir tomba à son tour, jetant alors mille mensonges sur le trottoir embrumé. Des pas pressés résonnaient entre deux flaques boueuses, pour aller se fondre enfin dans le silence de leur doux foyer. Héloïne frissonna, elle avait froid soudain, son œuvre était terminée.

Elle prit une rue minuscule, éclairée là-bas par un lampadaire hésitant. Une ombre se détacha de la lueur faiblarde qu'il renvoyait en pointillés, immobile, hostile peut-être, une ombre qui semblait l'observer de loin. Elle ne fit pas demi-tour, elle ne ressentait pas de peur, curieuse, presque sereine, elle avançait. Pas à pas, elle se rapprochait de l'ombre qui ne bougeait pas, tandis qu'elle s'y jetait toute entière. Elle passe à côté de l'homme, le frôle, murmure un « bonsoir », poursuit sa route, mais il l'attrape par le bras. Elle pousse un cri. Elle se retourne et plonge dans ses yeux. Son regard est froid comme la glace, elle en tremblera encore de ne pouvoir le réchauffer. Son visage effrayé se fige devant l'homme de marbre qui soudain s'enfuit sans mot dire, évanoui dans la nuit sombre qu'il était. Héloïne resta un instant immobile. Elle cherchait à comprendre. Qui était-il ? Que faisait-il ici où elle ne l'attendait pas ? Pourquoi l'avait-il retenue ? Et pourquoi, alors, avait-il ainsi disparu ? Elle ne comprenait pas.

Étrange, elle ne savait rien de lui : son courage et ses peurs, ses forces et ses faiblesses, ses joies et ses malheurs, elle ne savait rien. Elle ne pouvait rien deviner, elle ne pouvait rien lui voler, rien lui offrir, rien transformer en lui. En une seconde, Héloïne s'était sentie blessée, sans raison comme elle n'avait pas de haine. Mais cet homme non plus. Héloïne n'était qu'amour. Mais cet homme ignorait tout de cela.

Pas de crainte, pas de passion, pas de cri, pas de larme, pas de tristesse, pas d'émotion. Rien que du marbre, pas de cœur. Aucun sentiment ne se reflétait sur son visage faussement sculpté par les ans, rien ne le faisait survivre ou mourir, pas même l'ennui ne savait le faire sourire ou pleurer. Il ne savait pas, il voulait apprendre, il avait déjà oublié. Il errait, au gré du vent, sans désir ni espoir, sans désespoir ni insomnie. Il errait, au gré du temps, et sa vie sans impatience s'écoulait sans même qu'il en eût un jour conscience. Cet homme était son grand échec.

En rentrant chez elle, Héloïne, abattue, déposa dans un coin de sa chambre la peinture aux couleurs dégorgées par les larmes du ciel, qu'elle avait peinte des maux enfin guéris des hommes qu'elle avait aimés une seconde. Elle l'oublia un instant pour penser encore à cet homme étrange qui, bien loin de s'estimer heureux, n'avait jamais éprouvé non plus le besoin de l'être. Elle ressentait de la pitié, ou peut-être plus que cela, pour celui qui ne ressentait rien.

Alors prise, elle, du désir immense de laisser s'exprimer sa passion, elle ôta de ses longs cheveux d'ébène le pinceau qui les retenait dociles, attrapa une toile encore vierge et resta ainsi immobile, les yeux fixés sur le blanc — perfection donc ? — qui lui semblait impossible à recouvrir, fût-ce même de sa propre douleur enfin découverte. Effondrée, elle laissa s'échapper la toile qui se fracassa sur le sol en un bruit sourd, celui de sa terreur ainsi avouée. Elle pleurait, pleurait à son tour, des chaudes larmes arrachées à ceux à qui elle s'étonnait de ressembler un peu, elle pleurait enfin. Sans pouvoir un instant cesser de se tourmenter, elle ramassa un morceau du tableau dont elle ne savait finalement que faire, elle le regardait, elle pensait... « Pourquoi, pourquoi ?... » Pas de réponse, c'était ainsi. Ses larmes amères ruisselaient encore sur son visage, quand une à une tombèrent sur la toile blême, découvrant ainsi son propre chagrin, sa propre faiblesse.

Héloïne se demandait une nouvelle fois qui était cet homme, sans nom et sans histoire, qui l'avait fait sombrer dans l'océan de ses angoisses les plus profondes. Insondable épouvante. L'eau de ses yeux s'écoulait, ne masquant plus leur folle agonie. Une dernière vague éclaboussa la peinture livide, et Héloïne partit instantanément dans les bras d'un ténébreux voyage, jusqu'au cœur de celui qui n'en avait pas. Elle baissa ses paupières, alourdies peu à peu par le poids de l'outrage, et sentit ses mains fondre devant elle au travers des parois fuyantes du voile filandreux qui semblait par endroits les recouvrir. Ses bras, son visage, et puis son corps tout entier traversèrent sans résistance la toile qu'elle avait grossièrement coloriée de son affliction. De l'autre côté, son regard apeuré se déposa sur l'homme qui l'avait laissée seule, là-bas, au bord du gouffre de son désespoir. Elle s'y était jetée nue. Il la regardait, une seconde fois, il était loin, elle croyait mourir, enserrée, emprisonnée dans les fils de ce drap de fortune et ne pouvant plus s'en défaire. Cocon ? Linceul ? Tout était blanc.

Elle revivait la scène qui l'avait poignardée, mais ce n'était que le jeu de leurs mémoires en querelle qui se mêlaient pour une esquisse, aquarelle de vérité. Alors, elle s'approcha de lui, une seconde fois, alors, elle lui cria « bonsoir », une dernière fois. Il ne répondit pas. Ses yeux de glace étaient toujours. Il la regardait quand même, sans frisson, sans émotion, il la regardait quand même. Elle lui sourit, mais jamais il ne comprit telle déclaration. Héloïne sut que ses larmes comme ses sourires étaient inutiles, alors qu'un fébrile aveu se dessinerait à l'instant, à la place de cette futile histoire imaginaire. Elle voulut lui parler, elle se résigna. Le silence semblait être le seul à vouloir hurler ses évidences. Mais elle l'aimait. Héloïne souriait toujours, cherchant dans l'âme de cet homme la musique qui guidait ses pas en cet instant. Elle ne l'entendit pas.

Pourtant, elle pensait qu'un de ses regards pourrait peut-être l'atteindre et chanter toute une symphonie à sa place, réveiller enfin l'orchestre qui sommeillait profondément, au fond de son cœur dont elle cherchait la voix, la clé ? Elle pensait à ses doutes, ceux que lui-même ne connaissait pas, elle pensait à sa vie, sans émotion, maudite, parfaite peut-être, et pendant ce temps ne cessait d'imaginer que cet homme pouvait avoir quelque chose de semblable aux êtres qu'elle croisait habituellement : « Et lui ? En quel dieu croit-il ? Quel désespoir fuit-il ? Quels regrets ? Quelles pages désire-t-il tourner ? » Et pour la première fois, elle ne pouvait répondre.

Le chapeau noir de l'homme couvrait à peine ses yeux de marbre, insensibles. Il la regardait comme s'il se demandait quel désordre elle désirait répandre en sa demeure. Elle ne savait quoi faire, pour la première fois, elle voulait prendre sa main, cette main qui lui avait fait peur, cette caresse qu'elle ne pourrait plus oublier, mais elle n'en fit rien. Alors ils restèrent tous deux immobiles, comme deux pantins dans une chambre à coucher vide d'enfant qui les regarde pourtant, à se mirer le blanc, le noir, le gris des yeux, de ces yeux mélangés qui ne parvenaient à trouver une échappatoire. Il ne dit rien non plus. Même s'ils étaient seuls en ce monde qu'elle avait découvert pour un instant d'éternité. Un peu trop seule, elle aussi, avant tout cela.

Elle prit sa main, froide encore, il la regardait sans sourire. Elle la serrait de son tendre amour, et il détourna les yeux. Une confession, un message peut-être, se déclarait enfin. Elle lui avait seulement offert un baiser qui prit d'autres chemins que celui de ses lèvres, mais il avait compris, il avait appris l'amour qui naissait, et ce qu'il pouvait maintenant devenir. Il voulut lui dire ces mots qu'elle n'aurait jamais entendus ailleurs, il voulut lui parler, et l'embrasser enfin...

Tenant toujours serrée dans sa main de glace la chaude caresse d'Héloïne, l'homme approcha son visage de celui de la belle pour rompre le sort qui l'enchaînait à cette vie sans désir, pour que renaisse enfin son cœur prisonnier d'un serment archaïque. Passée de l'autre côté de sa toile, Héloïne ne s'imaginait pas encore vivre à son tour la multiplication des drames qu'elle avait cru anéantir de ses coups de pinceau. Toutes ses peintures d'alors s'étaient invitées, les unes après les autres et puis toutes en même temps, à briser cet élan de folie douce. Héloïne, presque évanouie dans la douceur de ce baiser ultime, ouvrit sagement les yeux pour voir se dessiner le nouveau visage de cet homme étrange. Il lui souriait enfin.

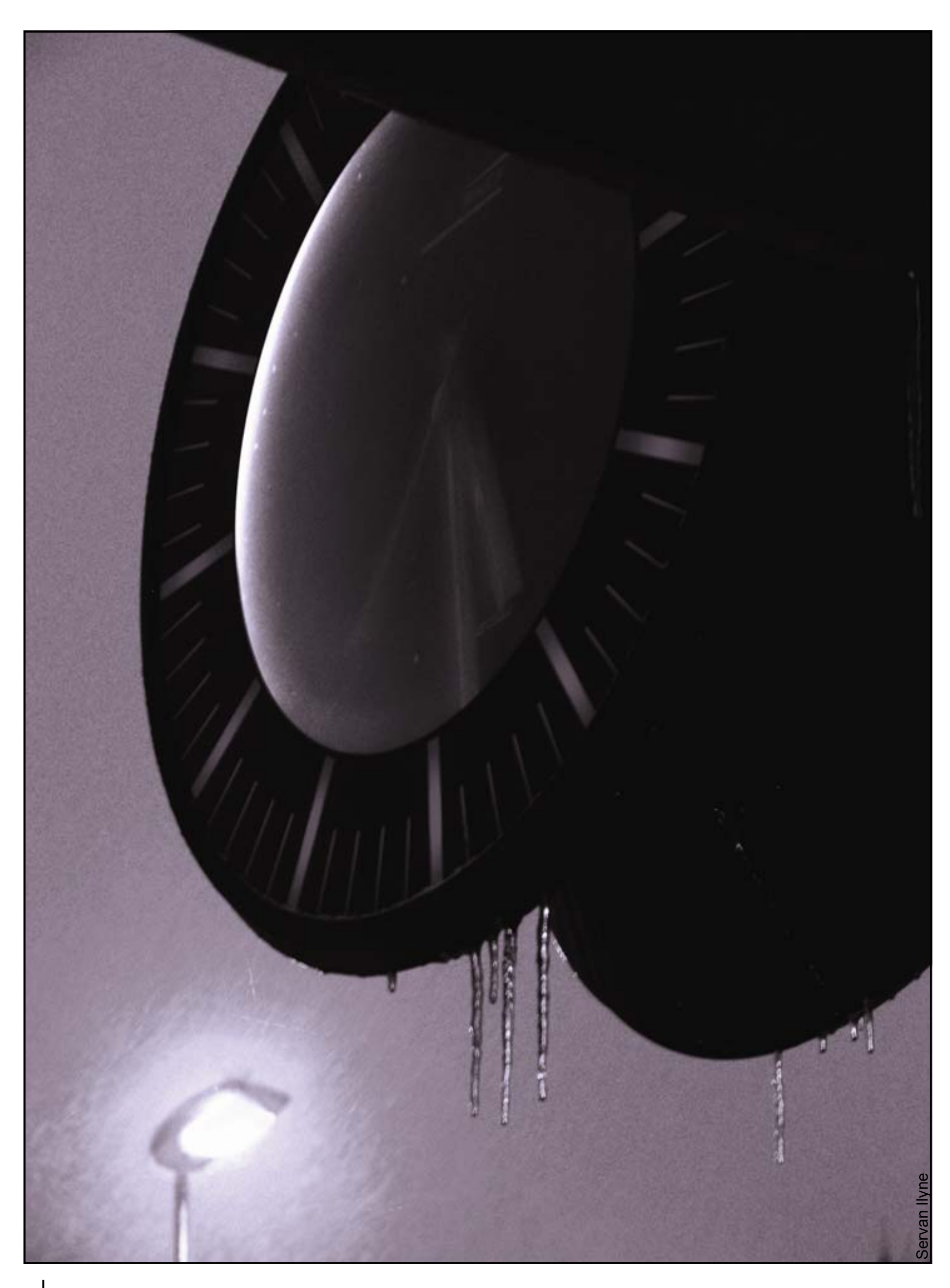
Mais par-dessus son épaule, elle vit ses toiles, toutes étaient là, redevenues grises, comme si ces couleurs étaient retombées ensemble et en masse sur la terre pour revenir hanter le cœur des hommes qu'elle avait sauvés. Toutes étaient là et faisaient flotter dans l'espace leur affreux rictus. Elles se rapprochaient, en cercle autour d'eux, flottant toujours, leurs doigts immenses et nés de nulle part voulant enserrer leur amour tout neuf. Héloïne entendait, venue du fond de sa tête, une sirène hurlante s'enfler à mesure qu'elle frappait ses tempes. De plus en plus fort. Elle prit sa tête dans ses mains, lui criant de se taire, elle regardait autour d'elle, ses tableaux se rapprochaient, encore et encore, de plus en plus noirs, elle voulut s'enfuir, jeta une jambe devant elle mais l'autre restait immobile. Elle jeta alors un regard à l'homme qu'elle aimait. Un autre en arrière. Lui semblait comprendre les raisons de cette sombre embuscade.

Elle serra une nouvelle fois sa main, il détourna les yeux. Les tableaux dansaient en ronde autour d'eux, riant toujours, ils dansaient et chantaient en cris macabres les vers cités d'une sentence qu'elle ne connaissait pas encore.

La ronde se rompit, Héloïne oublia de respirer quelques secondes, horrifiée par ce spectacle sans nom et sans plus de couleurs. Elle sentit son corps s'éloigner sans permission, s'éloigner d'elle, s'éloigner de lui… Luttant de toutes ses forces, elle ne pouvait pas le retenir. Essoufflée, épuisée, elle respirait avec peine, tombée violemment à terre, et vit un tourbillon noir enlacer à sa place l'homme de glace qui semblait les suivre sans résistance, et disparaître en couleurs indistinctes, aspirées par un ciel sans fond puis rejetées en crachat arbitraire sur la palette qu'elle tenait encore entre ses doigts pour vaincre le vide de son indicible soumission.

Devant sa toile écorchée, Héloïne dessinait, assassinait la douleur des hommes sans jamais penser à la sienne. Mais à lui qu'elle n'avait pu sauver des griffes d'un mal qui ne l'avait pas achevée, elle. Il fallait cependant poursuivre son œuvre d'amour, qu'elle aurait pu anéantir de son abandon à cette histoire. Elle commençait à comprendre les raisons légitimes de cet échec. Et c'est ainsi qu'elle s'y jeta une dernière fois toute entière, comme pour le rejoindre à jamais dans une toile immortelle, réalisant ainsi le chef-d'œuvre vagabond dans lequel se fondront tour à tour les tombes creusées prématurément de sentiments fatals.


Servan Ilyne


Servan Ilyne

> LE FUNAMBULE – ARAIGNEE

Romain Billot

Un funambule-araignée, suspendu au fil incertain des étoiles polaires, se balançait ivre mort aux quatre vents sous le chapiteau du ciel, en guettant du coin de ses huit yeux la venue menaçante du petit matin. Il tissait et retissait inlassablement de toute la rapidité de ses pattes sa toile spleenétique faite d'humeurs vagabondes et de langueurs écarlates, où d'étranges rêves de satin venaient parfois s'échouer en compagnie de chimères frénétiques…

Durant ses longues nuits d'insomnies et de veille, le poète-araignée confectionnait sa toile avec précision et minutie afin de capturer quelques vers hybrides, des myriades énigmatiques de papillons-sphinx ou une pieuvre ailée tâchée de sang d'encre…

La lune gironde, grêlée de petite vérole et d'alcool, lui souriait en ricanant, et l'invitait à la suivre, soir après soir, en lui susurrant des paroles obscènes au creux de l'oreille comme pour le déconcentrer dans son labeur acharné, mais le jeune homme restait sourd à l'appel licencieux des sirènes, car ce triste clown-arachnide préférait écouter ses mille voix intérieures, et chacune lui hurlait continuellement entre rage et fureur :

« Continue même si cela n'a aucun sens ! Tu ne dois pas t'arrêter même si les premiers rayons du soleil vont détruire ton ouvrage et te précipiter dans le vide ! La chute heureuse, voilà ton sort ! Le plaisir de descendre après avoir connu les sommets et les cimes ! Sisyphe aimait son rocher et l'épouvantail décharné sa foutue croix !

Tu dois sonder les profondeurs de la nuit sans relâche, à la recherche de ces bouches d'ombres et épuiser le champ des possibles ! C'est la tâche que des dieux séniles t'ont donnée et tu dois le faire sans discuter un point c'est tout! »

L'esthète-araignée contempla un instant avec amertume d'obscures comètes qu'il n'atteindrait probablement jamais, mais leur poussière stellaire tombait en pluie sur lui et rendait luminescents les fils de sa toile, sa redingote noire et son chapeau melon cabossé, alors il reprit un peu confiance en lui et retrouvait le courage de continuer. Il savoura, pendant un bref instant, les souffles brûlants de la nuit en se balançant comme un trapéziste au-dessus de cette étendue aride de sable rougeâtre parsemée d'immenses rochers, où d'étranges personnages venaient parfois s'échouer à la tombée du jour…

Il se laissait aller aux sublimes langueurs de la synesthésie, au-dessus de ce théâtre de sable à ciel ouvert, de cette scène incandescente de visions arachnéennes et de confusions lunaires, des abysses cyclopéens s'ouvraient dans le ciel comme d'immenses fleurs venimeuses pour le happer au cœur de la nuit… Le jour n'allait plus tarder…

Le poète-araignée venait de voir sous les jupes de Mnémosyne qui passait entre la constellation du Pénitent et celle du Corbeau lorsqu'il aperçut en bas un homme qui s'avançait en titubant à travers la plaine. Son ombre semblait glisser comme un vaisseau fantôme au-dessus d'un océan figé de sang minéral. Il s'arrêta juste en-dessous de l'arachnide anthropomorphe qu'il n'avait pas encore vu et resta planté là, les bras ballants comme un automate, le regard perdu devant lui dans le vide. L'étranger était vêtu d'un uniforme vert-de-gris rapiécé en bien piteux état, et sa casquette de gradé était mise de travers, il avait semé des médailles sur le sable au fur et à mesure de sa progression incertaine.

Tout d'un coup, comme une explosion, il se mit à trépigner sur place, à jeter des plaintes et des cris désespérés, hystériques, il avait les traits tirés, des yeux hagards et l'air dément. Son teint était cadavérique, il semblait avoir marché pendant des jours et des jours, tellement son apparence faisait peine à voir, un pantin désarticulé, une poupée de chiffon qui gesticulait dans tous les sens en faisant des tours sur lui-même, en grinçant des dents, en glapissant et en braillant des insanités, des abominations et des imprécations qui montèrent jusqu'aux oreilles du funambule qui se pencha pour mieux entendre ce que le militaire hurlait au silence :

Former, formater, formations serrées,
Marche au pas, petit soldat, au pas cadencé,
Du rythme pauvre looser !
Il faut que ça balance en cadence dans les charniers !
Que ça swingue à mort dans les bunkers !
Il va falloir trimer jusqu'à pas d'heure pour apprendre
A te faire tuer…
Deviens l'agent de la vacuité et du Malheur !
Ou je t'envoie au gnouf pour un tour !
II faut que la Haine te bouffe de l'intérieur,
De la rage et de la fureur à jamais et pour toujours !
Comment ? Tu désires garder ton souffle !
Tu veux aimer et être aimé en retour !
Tu veux chanter les langueurs et les Beautés de la vie
Même si parfois elles sont tristes et monotones à se flinguer !
Oh je vois! Un poète ! Mais je vais vite te faire déchanter,
Je vais te mater graine d'artiste,
Un pas perdu devant l'autre, espèce de fumiste !
Et gauche, gauche droite gauche !
Attends simplement qu'une balle te fauche !
Allez ! Du nerf enfoiré de féministe !
Prends ton ticket et ferme ta gueule !
Comme si tu scellais ta propre tombe !

Déhanche-toi aux rythmes entêtants des canons,
Au son langoureux des derniers soupirs !
Enfonce-toi jusqu'au cou dans le sang épais des nations
Sous les hurlements blêmes et l'orgasme des mortiers !
Ah, quelle somptueuse mélodie !
Comment ! Tu n'aimes pas cette symphonie ?
Une marche funèbre, une simple mélopée !
Tu n'apprécies pas les ténèbres, l'odeur de poudre et la fumée !
Tu ne supportes pas la foudre,
La destruction et les décombres !
Mais tu fais maintenant partie de l'armée des ombres !
Alors dansez pauvres spectres, formez des bataillons serrés !
Cette danse macabre sera votre ultime consécration !
Nous ne faisons qu'appliquer la bonne vieille loi du Talion !
Alors apprenez à crever avec panache en gardant le sourire !
La machine infernale est en marche et elle est bien huilée
Depuis le temps qu'elle broie, mâche et recrache l'Humanité
Plus de deux mille ans passés sur ce foutu caillou !
Et la seule chose que nous ayons réussie à développer
De façon spectaculaire
C'est la façon de nous massacrer et l'art de la guerre !

Marche et crève pour un monde qui de toute façon s'en fout,
Un autre numéro de matricule s'enlisant
En chialant dans le sang et la boue
Tu crois qu'ils ont des scrupules ?
Qu'est-ce que ça peut bien leur foutre à ces tarés ?
Tu n'es plus qu'une statistique erronée,
Un soldat inconnu de plus prêt à être enterré
Mets tes œillères et cesse de penser par toi-même,
Nous nous occupons de tout !
Combats seulement jusqu'à la mort pour de vils mensonges
Et des conflits d'intérêts.

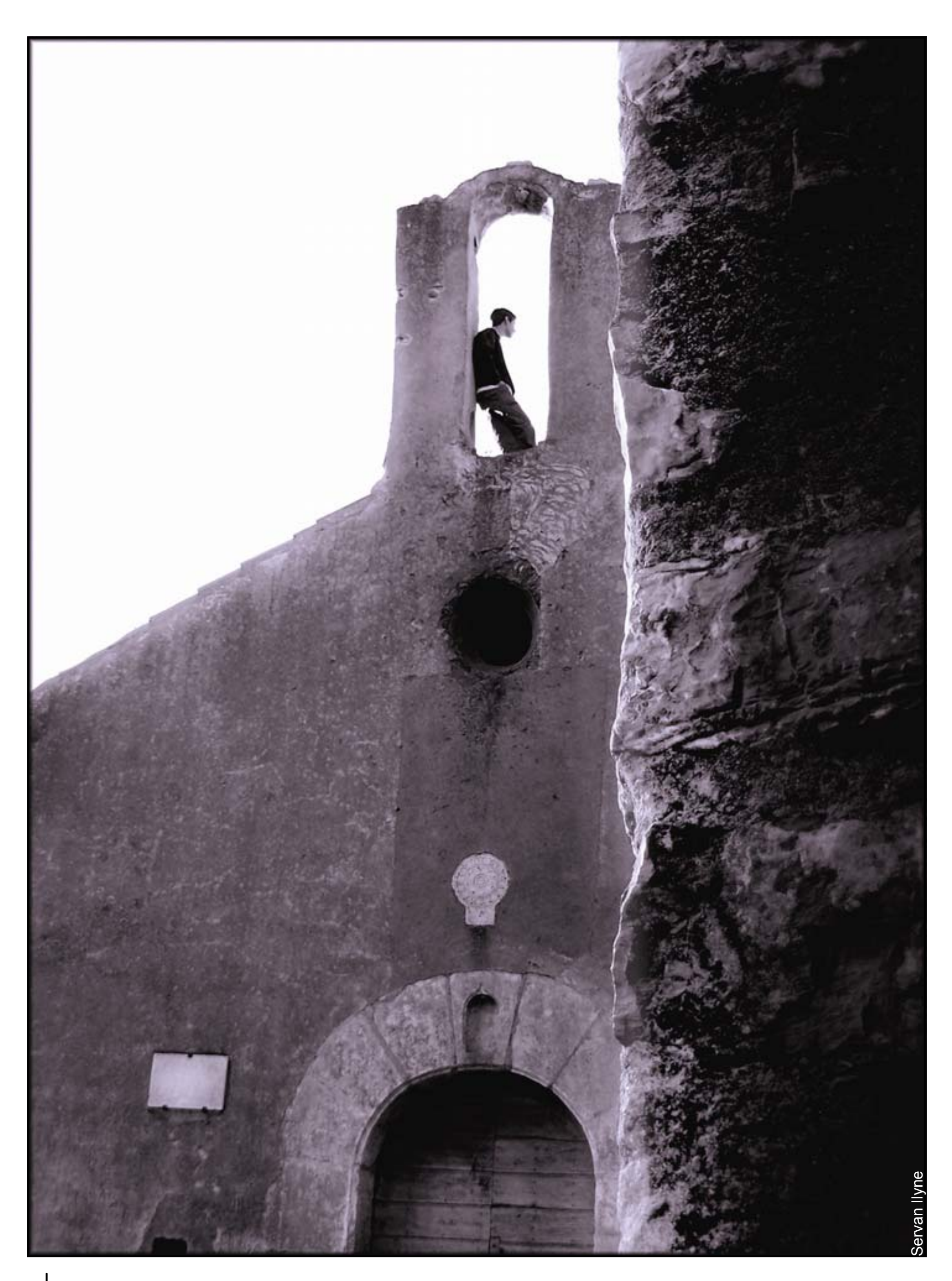
Persuade-toi simplement, sombre idiot embrigadé,
Que c'est pour l'Honneur et la Liberté
Que tu vas te planquer en tremblant
Derrière ta foutue mitraillette !
Que tu te frayeras un passage dans le cœur des gens
A grands coups de baïonnette !
Console-toi en te disant qu'on doit tous y passer
Mais pas forcément pour de mauvaises idées !
Et quand tu seras brûlé jusqu'aux os par la peur et le froid,
Dans la chaleur sanglante des fusillades
Sous l'éclat incandescent des obus, perdu en plein combat,
Continue de te persuader de la nécessité de cette mascarade !
Surtout quand tu chieras dans ton uniforme kaki,
Au milieu des petits morceaux éparpillés au cœur de la nuit
De ceux qui avaient été tes compagnons de chambrée
Et de viols collectifs…

La Vérité a un arrière-goût amer :
Regarde cette bande de névropathes usés jusqu'aux genoux
A force de prières
Ces infects grabataires puritains,
Ce sont eux qui contrôlent le monde libre !
Et tu n'as rien à y redire ! Tu es de la simple chair à canon!
Un pantin en carton condamné à pourrir
Dans la poussière des guerres !
C'est pour leur confort que tu vas semer la mort
Et la désolation
En errant sous le feu des chars et des miradors…
C'est pour eux que tu vas blinder ton cœur de barbelés
Du soir au matin,
C'est pour assouvir leur volonté de puissance
Que tu vas mourir loin des tiens.
Toujours cette bonne vieille rengaine
De l'officieux et de l'officiel
Perdue dans une vaste campagne de Haine
Et de désinformation perpétuelle !

Louons ensemble les mass médias et la presse corrompue !
Qui vomissent sur nos enfants une propagande édulcorée !
A n'importe quelle heure du jour ou de la nuit !
Les méthodes de Goebbels finissent par porter leurs fruits
Tout est une question de mode et de réceptivité !
En avant marche bande de blaireaux !
Nous mettrons le monde au pas de notre hégémonie
Sous une bannière en lambeaux constellée
De lointains pays dévastés
Un flingue dès le berceau,
Un drapeau comme sueur dans le tombeau !
Nés pour tuer, nés pour crever ! Allez bande de ratés !
Un pas devant l'autre jusqu'à tomber !
Chassons le Diable et éradiquons le Mal
En pactisant avec lui !
Que dis-je en devenant pire que lui !
Nous n'avons plus le choix !
Comment ? On a de la chance qu'il n'existe pas,
Qu'il ne soit qu'un de nos fantasmes de frustrés !
Ah je vois, monsieur est désinvolte, un nihiliste, un révolté !
Mais tu vas voir nous allons faire de toi un vrai dur !
Un surhomme qui n'a que faire
Des inepties de l'art et de la culture !
Au pas de course espèce de dégénéré !
Suivons sans réfléchir la logique absurde de ces fous de Dieu !
De ces infâmes sangsues au teint glaireux !
Enivrons-nous de leurs livres saints périmés
Et de leurs convictions imbéciles
Laissons simplement parler les missiles, le napalm,
La Folie et l'Ordre du feu !
Choisis vite ton camp, camarade,
C'est ça le libre-arbitre tant espéré !
Brûlons les innocents au profit des coupables
Conduisons-nous simplement en minables !
Prônons la suprême Bêtise et la Médiocrité !

Pendons les traîtres, les dissidents et les intellectuels !
Fusillons en chœur les Belles Lettres et les Poètes !
Lynchons les Sages et les Esthètes !
Dressons des échafauds sur les places publiques !
Et au diable l'erreur judiciaire !
Au siècle de la Machine,
Il faut penser et agir en Machine organique.
La chaîne ne doit pas se rompre,
On a tant besoin de boucs émissaires !
Il faut produire et détruire, détruire et produire,
De façon cyclique,
Jusqu'à couvrir le tic-tac maladif des horloges polaires !
Oublie ces rêves qui ne feraient que t'handicaper
Dans un monde à l'agonie !
Oublie même qu'il y a un ciel bleu et des étoiles dans la nuit
Au-dessus des toits, des murs et des charniers !
Une Intelligence au-dessus des dogmes décharnés,
Des régimes totalitaires
Et des systèmes contrefaits !
Mon dieu, vous êtes odieux! C'est le chant aliénant du coq !
Soldats de pacotille, présentez armes en papier mâché!
En joue ! Tirer !!

A ce moment précis, le jour se leva et étendit son joug de lumière sur le monde, le militaire disparut brusquement dans un tourbillon de vapeur, tandis que la toile du funambule-araignée tombait peu à peu en lambeaux au fur et à mesure que les étoiles s'éteignaient une à une dans la fraîcheur du petit matin. Le triste clown, comme à chaque nouvelle aurore, plongea dans le vide en jurant, avant de s'écraser lourdement mais sans trop de dommages sur le sable rouge de la plaine. Il se relevait alors en grognant et filait se terrer six pieds sous terre pour échapper à la brûlure du jour et de l'en-soi…


Servan Ilyne

> CAFE SOMBRE

Rémi Boyer

Voilà deux minutes que la cuillère ne trouve plus à rien à remuer dans sa tasse. Le sucre est dissout depuis longtemps mais il continue à tourner inlassablement. Son regard est vide et hagard. Son café est noir, il ne le voit pas. Ses yeux sont rougis par les longues nuits d'insomnie à se demander pourquoi continuer, et secs d'avoir trop pleuré sans avoir trouvé de réponse. Il arrête son mouvement et porte une cuillerée de café à sa bouche, puis une autre, et une autre encore. Le café est encore chaud. Il tremble un peu en avalant cette seule nourriture depuis plusieurs jours, sa gorge le brûle, son estomac refuse quoi que ce soit. Même le goût fade du marc ne l'atteint plus, ses papilles restent muettes lorsqu'il passe sa langue sur ses lèvres. Simon a un haut-le-cœur. Il repose la cuillère sur la soucoupe. Lui aussi refuse tout désormais, à moins que ce ne soit le contraire, mais il est lassé de se poser des questions. Il n'est plus temps… Il n'a plus le temps.

Quelques pièces laissées sur la table, le serveur les récupère alors que Simon franchit la porte de la sortie : *« Monsieur, votre monnaie ! »* Mais il ne se retourne pas, les paroles glissent dorénavant sur lui comme la pluie de l'orage qui tempête sous son crâne. Le serveur sourit en gardant ce pourboire, jaloux de ces gens assez aisés ou fiers de leur réussite pour laisser le double du prix de ce qu'ils ont commandé, il lui en voudrait presque, enviant son bonheur apparent. Comment pourrait-il se douter qu'il sera le dernier être humain à lui avoir adressé la parole ?

Comment pourrait-il comprendre la détresse intérieure de cet homme que tout avait poussé à réussir mais qui, en respirant le même air que lui, ne ressentait plus que dégoût et envie d'en finir ? Peut-il seulement entendre, comme tous les autres autour, les cris intérieurs qu'il ne peut qu'écouter jour et nuit, le supplice d'une plainte, de son esprit qui hurle en lui-même ?

Ses pas l'éloignent de plus en plus de la gare où s'était précisé son dessein. Un instant de doute l'avait traversé mais dans le noir du café, il n'a vu que l'obscur sans remise, il y a sombré et s'est abandonné : *« On a beau remuer dans tous les sens, il reste noir, on a beau y mettre du sucre, il reste noir, et même de la crème ne pourra enlever cette couleur. Je ne suis pas né eau, thé ou lait… Mais café sombre ! »*

Plus de doute ne l'agitera désormais. Il a trouvé sa libération, le choix est fait. Il avance droit devant lui, silencieux comme une ombre. Il sait où il va, tous les ans il revenait, à la même époque, dans ce coin du pays qu'il aimait avant qu'il ne soit pollué par une nouvelle zone commerciale. La tête en l'air, il ne voit plus la beauté des arbres, des vieux bâtiments en pierre, il ne voit autour de lui que la destruction qui s'est imposée à cause des bâtiments modernes et dénués d'une quelconque vie qui, loin de fleurir, s'étaient amoncelée dans son ancien petit village. *« Tout ne devient que pourriture ! »*

Son manteau qui le recouvre ne le réchauffe pas. Il a froid, mais qu'importe… Que peut-il y faire ? S'il avait pu trouver le moyen de combler ce vide en lui, en serait-il là aujourd'hui ? S'il avait pu trouver comment chasser ce manque qui ironiquement le poursuit depuis le début, serait-il encore sur cette route qui ne le mène qu'à la fin ? *« N'importe où, n'importe quand, on marche en direction de la mort. »*

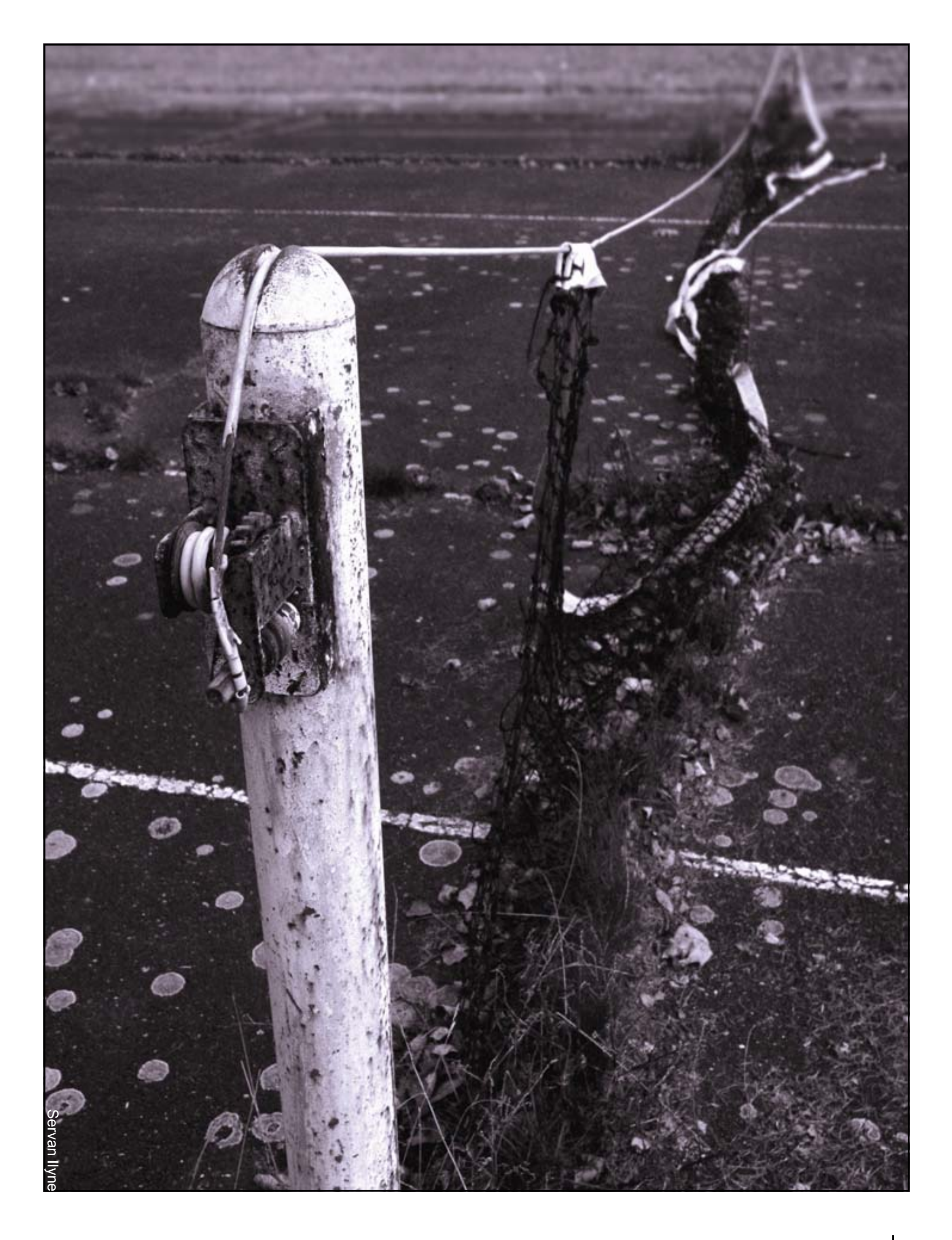
Les passants baissent un peu plus silencieusement la tête, en croisant cet être sombre qui marche vers l'inconnu, qui marche vers le néant. L'indifférence des gens ne le révolte même plus, il a cessé de croire qu'on pourrait les changer depuis qu'il a appris à les connaître, en amour ou en amitié. *« Les hommes veulent vivre ensemble mais n'en ont pas le pouvoir, alors apparaît la moquerie, l'égoïsme, l'indifférence, le rejet, l'hypocrisie, la haine et le dégoût. Une relation nécessite la guerre pour en maintenir la paix. »* Simon, lui, n'a qu'une chose qu'il désirait : la solitude.

Il arrive sur ce pont qu'il avait traversé tant de fois plus petit. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il savait que ça se terminerait là pour lui. Le rendez-vous avec son destin s'annonçait, il en avait réduit la durée. Il allait partir plus tôt, mais c'était déjà tant de douleur et de souffrances en moins. Plus que quelques mètres à faire et il est au milieu du pont, le chemin est aussi court qu'avant. Tant de fois il l'avait fait, désespéré, pleurant toutes les cicatrices qu'il dissimulait derrière ses muscles et son intelligence. Et au moment d'enjamber la barrière, ses mains se bloquaient fermement : un frein intérieur le retenait, alors il hurlait, toute la nuit, seul et incompris. Ses mains, aujourd'hui, n'ont rien perdu de leur force d'autrefois. Il n'avait rien eu à faire, aucun effort à produire pour être puissant et doué, ce n'était pas un choix, c'était ainsi. Comment alors aurait-il pu aimer celui qu'il était devenu ? *« Je n'ai rien demandé, je n'ai rien voulu. »*

Ses mains saisissent doucement la barrière dite de sécurité, et il l'enjambe facilement de son dernier pas. Il est assis, 150 mètres au dessus du niveau de l'eau. Le pont est désertique en cette fin de soirée, le soleil va bientôt se coucher et l'on peut presque voir dans les reflets orangés loin en bas, une silhouette se découper. Il s'observe, petit, minuscule même, vraiment insignifiant, inutile. Il n'est plus lieu de soupirer : *« Je ne sers à rien. Même pas à moi. »*

Ses parents l'ont tellement poussé à grandir alors qu'il était toujours décalé, jamais présent alors qu'il était là. *« Je ne voulais pas être original, je voulais être comme tout un chacun. A mon tour de rectifier la donne, de partir d'un monde où je n'ai pas été, il continuera sans moi. »* Il a gagné sa lucidité quand il a perdu son innocence, puis, bien plus tard, son aveuglement. Ces pertes d'espoir ont tellement vécu en lui qu'elles ne lui font plus croire quoi que ce soit. L'oubli n'est pas à sa portée, hélas : il est bien trop conscient.

Il pousse un peu sur ses mains et passe de nouveau de la position assise à debout, ses talons posés entre les barreaux. Son regard est fixé sur le soleil à moitié disparu derrière la colline en face de lui, il partira avec lui, pour un ailleurs inconnu. Il n'entend pas le bruit de l'eau qui suit son cours jusqu'à la mer. Il ne sent plus ses doigts sur le métal rouillé, ni la morsure du froid sur ses membres gelés. Le soleil descend un peu plus, il ne lui reste que quelques minutes. La rivière en dessous est déjà plongée dans l'ombre, sur les piliers, remontant jusqu'à lui, la mort semble faire son apparition. Il tend les bras comme pour l'accueillir, il est en surplomb. Son cœur est serein, reposé. Même si elle était dure à accepter, il a trouvé sa solution. Le soleil n'est plus qu'un rayon. Ses jambes ne sont plus éclairées. Il n'a plus de doute, il n'a pas de regret. Cela faisait bien longtemps… Le voila qui sourit. Il ouvre les mains. La nuit tombe à l'instant. Lui aussi.


Servan Ilyne


Mathilde Lévêque

> FLOTTENT LES FOULARDS DE SOIE

...délires d'exil...

Ramazan Öztürk & Ilker Çalişkan

« C'est assez étrange comme souvenirs, assez flou, je ne m'en rappelais plus, je les avais oubliés.... Puis elles sont apparues une nuit : des pieds, juste des pieds. Et des chaussures, des chaussures de toutes les couleurs, des chaussures en plastique... Je me suis souvenu de ces femmes. Elles étaient perdues entre un nulle part et un autre nulle part,... c'est comme si une lucarne s'était ouverte. A peine je les distinguais : elles, l'arbre aux branches mortes.... floues et embrumées elles étaient là, juste là... je ne distinguais ni leur voix, ni leurs pas, ni leur visage... »

(Turquie 1974)



SCENE 1 — ZEKI et LES FEMMES

Cinq femmes. Ce sont des ombres. Presque inexistantes.
L'arbre mort, avec en guise de feuilles des foulards de soie, en guise d'espoir pour ces ombres. L'une prend vie.



UNE DES FEMMES
Là où je suis, le bleu du ciel est à portée de mains. J'ai dompté les nuages au-dessus de vos têtes. Ils virent du blanc au gris, entre ocre et jaune, ils virent au noir, à la nuit noire... Ici les pieds ne soulèvent pas la poussière.
Poussière du passé avant que l'on s'y étouffe.
Le village est juste là, sous le soleil, la pluie, goutte par goutte tout en mesure. Le village.
Qui porte l'eau, qui porte la cruche ?
La belle Sofia
Tant qu'il n'y aura pas plus jeune que toi à attendre le courrier ici, tu porteras l'eau et la cruche.
Sur chacun de nos traits le teint léger des épis de blé.
Les jours s'allongent, le troupeau rentre de plus en plus tard.

Elles prennent toutes vie.

TANSU
Justement, le voilà, le beau Zeki.

ZEKI
Que la grâce de Dieu soit sur vous, mesdames.

TOUTES
Que la grâce de Dieu soit sur toi Zeki, bienvenue à toi.

TANSU
Alors dis-nous, tu as des bonnes nouvelles j'espère...

Zeki
Laissez-moi le temps de reprendre mon souffle, de boire une gorgée.

SOFIA
Elle est impatiente de lire les mots de son mari....Tiens Zeki...

ZEKI
Merci Sofia, longue vie à toi.

Tansu sort sa lettre de sa poitrine.

TANSU

Noureddin, mon aimé...
T'écrire me remplit de joie, de savoir que tu vas poser tes yeux sur mes mots, de savoir que tu vas respirer à pleins poumons ce bout de papier me console et m'aide à patienter.

Mon amour, j'ai hâte de te rejoindre là-bas, derrière la mer. J'ai hâte de voir leur monde de mes yeux. Si j'étais là-bas je ne sais pas ce que nous ferions, je ne sais pas comment on vit là-bas... mais je suis sûre d'une chose, nous aurions bien ri. Et essoufflée dans un fou rire, je me serais posée sur ta poitrine.

Noureddin, mon aimé, tu dis que là-bas aussi le soleil se lève, que cela te fait penser à moi. T'arrive-t-il de ne plus penser à moi quand le soleil n'est plus là? Tu me manques, je n'ai pas peur de te le dire. Tes bras me manquent. Que tu m'embrasses.

J'ai bien reçu l'argent. Merci Noureddin. Tout le monde a le sourire. Ton père est descendu à la ville, il m'a apporté le foulard rose que tu voulais me voir porter. Et pour lui un chapeau en feutre. Si tu le voyais !

J'espère que tu as trouvé les chaussures que je t'ai demandées. N'oublie pas, elles doivent avoir des boucles sur les côtés, des boucles argentées.

J'ai le cœur léger car bientôt je te rejoindrai.

Je t'aime.

Seher sort sa lettre de sa poitrine.

SEHER

Mon Ismail,
Avant tout j'espère que tu te portes bien, j'espère que tes parents se portent bien... Je suis impatiente, Ismail, je suis impatiente d'être à ce jour béni où je vais me donner à toi... Ton petit verre de thé juste un peu sucré est tout excité à l'idée de notre mariage qui arrive...

De mon côté tout est prêt... ma robe, mon or, j'ai même orné les foulards rouges de ma main...

Ismail penses-tu que c'est pour bientôt, je ne veux pas te presser mon aimé, mais il me tarde qu'au moins une date soit fixée pour les noces.

Ton petit verre de thé juste un peu sucré t'embrasse.

Ayten sort sa lettre de sa poitrine. Elle la remet au facteur.
Zeki donne une lettre a Sofia.
Sofia lit sa lettre...

ZEKI

Il m'a fallu des nuits et des jours de courage pour t'écrire, mais désormais je n'ai plus la force de me raisonner, je veux te parler Sofia... Retrouve-moi sur le chemin du retour, juste avant que le jour ne s'en aille, je t'attendrai sous l'arbre.

SIRIN ANA

Zeki, mon fils, je vais encore avoir besoin de tes mains.

ZEKI

Bien sûr Sirin Ana, tu veux écrire à Mehmet ?

SIRIN ANA

Non Zeki, nous allons écrire au Président.

ZEKI

Au Président ?

SIRIN ANA

Oui au Président. L'instituteur m'a dit que le président pardonnait aux condamnés à mort. Je suis sûre qu'il fera un geste pour mon Mehmet.

ZEKI

Bien sûr qu'il comprendra...

SIRIN ANA

Pour mon Mehmet je m'accrocherais à l'espoir le plus infime.

ZEKI

Bien sûr qu'il comprendra, c'est un homme bon.

SIRIN ANA

Monsieur le Président,

Avant tout je vous salue et vous souhaite, à vous et à votre épouse et à vos enfants, une bonne santé et la joie.

Monsieur le Président, en ce jour du 26 novembre 1974, cela fait dix ans que mon Mehmet ne fait pas plus de cinq pas sans se retourner, dans une cellule il attend d'être pendu. Depuis dix ans, mon fils attend la mort sans pouvoir déployer ses bras.

Il a tué. Il ne savait pas, j'étais aveuglée par la vendetta. Il a tué celui qui a tué son père. Ce jour là je suis morte, mon Président. Je n'ai plus que mon Mehmet, mon Président. Toi qui as des enfants, tu comprendras ma souffrance et ma peur...

Pour l'amour de Dieu pardonne à mon Mehmet, c'est un enfant de notre terre, ne sacrifie pas un fils, mon Président... Ne le laisse pas mourir en se balançant... laisse-lui la vie sauve, mon Président, je te porterai dans mon cœur et mes prières ne seront que pour toi et tes enfants, sauve mon Mehmet.

SIRIN ANA
Merci mon Zeki. Que tes bras soient loués.

ZEKI
Ce n'est rien, Sirin Ana... Il est temps que je reprenne ma route. Restez avec le sourire, mesdames. A bientôt.

TOUTES
Bonne route à toi, Zeki.

TANSU
Reviens-nous avec de bonnes nouvelles.

SEHER
Oui Zeki, reviens avec de bonnes nouvelles.

Seher verse un peu d'eau.

SIRIN ANA
Rentrons.

TANSU
Tu ne viens pas, Ayten ?

AYTEN
Tu m'avais dit que de là, on voyait la mer si on regardait bien, moi je ne voyais rien. Tu me disais de regarder au loin, au loin, moi je ne voyais rien. Alors tu me disais de regarder dans tes yeux, toi tu regardais le bleu et moi je regardais tes yeux..... ton visage... Reviens, mon Yusuf.
Mon regard a froid, et j'en tremble encore que tu ne l'aies pas réchauffé.
Mes mains sont calleuses de rouler sans cesse les cailloux près du seuil où je t'attends. Tout est sec et croule sous la paresse,
tout semble parti avec toi: le désir, le cran.
Mes pieds sont cornés de lancer à ras du sol notre terre blanche, immense, à perte de vue, à perdre la vue...

SCENE 2 — ZEKI et SOFIA

Cinq femmes inexistantes en fond, en décor. Le facteur attend sous l'arbre. Sofia existe.

ZEKI
Je ne pensais pas que tu viendrais.

ZEKI
Bienvenue à toi, Sofia.

ZEKI
Tu es belle, par la grâce de Dieu; tu est belle…

SOFIA
Pourquoi ?

ZEKI
Pourquoi quoi ?

SOFIA
Pourquoi m'as-tu donné cette lettre, pourquoi m'as-tu fait venir ici ?
Pour me dire que je suis belle ?

ZEKI
Oui… enfin non ! Non ! Je voulais te parler, passer un moment agréable avec toi, te connaître… enfin voilà.

SOFIA
Tu sais que si quelqu'un au village apprenait que tu m'as donné rendez-vous, il te briserait les jambes… C'est quoi ces manières de faire? Et si j'avais déjà quelqu'un dans mon cœur ?

ZEKI
Tu aimes déjà quelqu'un ?… Tu ne serais pas là… non ?
Tu aimes déjà quelqu'un ?

SOFIA
Non, je n'aime personne… Merci pour le compliment…. Alors comme ça, Monsieur le facteur veut passer de bons moments avec moi…

ZEKI
Dit comme ça, c'est vrai que ça n'a pas l'air très sain.
Mais je ne pense pas à mal au contraire.

SOFIA
Pourquoi ici, sous cet arbre ?

ZEKI
Parce que c'est toujours ici que je t'ai vue.
Tu fais partie de l'ombre du mûrier.

SOFIA
Chaque fleur est belle en son jardin c'est ça ?

ZEKI
Non. Il est des fleurs qui changent en jardin chaque bout de terre où on la plante... Je sais qu'à mes yeux tu serais la même partout. Je le sais parce que je t'ai toujours emmenée avec moi sur mon vélo

SOFIA
Eh bien !

ZEKI
Je pense à toi parfois, Sofia. Je pense souvent à toi, Sofia.
Tous les jours depuis trois ans...

SOFIA
Tu penses à moi depuis trois ans et tu ne m'as jamais rien dit ?

ZEKI
Je n'en ai parlé à personne, je n'ai même jamais sorti ton nom de ma bouche... Mais désormais c'est devenu trop lourd à porter, trop lourd pour la montée.

SOFIA
Mais pourquoi n'avoir rien dit ?

ZEKI
Tu étais trop jeune, trop maigre, et puis j'avais honte, il y avait les femmes... Et je risquais de me faire briser les jambes par tout le village...

SOFIA

C'est idiot, et en plus je ne suis pas si jeune et si maigre que ça... Et ça t'aurait évité de perdre ton temps pendant trois ans, mon pauvre Zeki...

Attends... où tu vas ? J'ai dit à ma mère que j'allais à la source... Tu ne vas pas me laisser là...

ZEKI

As-tu un peu d'eau à m'offrir ?

Elle lui tend sa jarre.



Servan Ilyne

SCENE 3 — Deuxième passage de Zeki

Cinq femmes . Ce sont des ombres. Presque inexistantes. Une prend vie

UNE DES FEMMES
Assise en tailleur sur la terre encore sèche de son Eden personnel, chaque semaine sur le chemin du retour Sofia l'attendait.
Avec pour seul témoin la voie du muezzin et le temps qui passe.
Sofia et Zeki. Même si tout est fermé ici, par je ne sais où, il s'infiltre et le temps s'écoule et éclabousse à chacun de nos pas. L'été est bien là désormais... L'arc en ciel sur nos poitrines, dans nos paumes, nos cheveux... Ce sont des motifs du Gulistan. Si tu avais un homme qui t'envoyait des billets allemands, tu pourrais en commander aussi... ça fait à peine un an qu'il est parti ma jolie... Ceux qui traversent la mer mettent plus de temps à revenir, et les billets allemands se font de plus en plus rares.
Le plus grand souhait de son Noureddin, c'est de la savoir belle et souriante même s'il n'est pas là pour le voir. Il lui a demandé de porter du rose cet été.

Elles prennent toutes vie

SOFIA
Qui pourrait refuser d'être aimée comme Tansu ?

ZEKI
Que la grâce de Dieu soit sur vous, bonjour mesdames.

TOUTES
Que la grâce de Dieu soit sur toi, Zeki. Bienvenue à toi.

SIRIN ANA
Tu as l'air fatigué, Zeki.

Zeki lui embrasse la main.

ZEKI
Je ne m'habituerai jamais à cette montée. Ça fait presque dix ans et à chaque fois, elle me rend humble.

SOFIA
Tu as sûrement soif ?

ZEKI
Merci Sofia. Que tes bras soient loués.
Ma gourde est vide aussi.

Tansu sort sa lettre de sa poitrine.

TANSU

Mon Noureddin,
Ces jours-ci, j'ai le coeur lourd. Dis-moi, comment vas-tu? J'espère que tu te portes bien, que tu vas bien pour nous deux. J'ai peur, tu sais, ils disent que tu ne reviendras pas, ils disent que ceux qui traversent la mer ne reviennent pas avant dix ans. Dis-moi que tu vas revenir, dis-moi que tu vas revenir pour ne plus repartir. Je ne veux que tes bras, je ne veux que toi, nous vivrons bien, mon aimé, personne ne meurt de faim ici.

Reviens, je ne veux plus de chaussures aux bouclettes argentées, je ne veux pas voir ce qu'il y a là-bas, tu me le raconteras, cela me suffirait. Reviens.

Je t'aime

Ayten sort sa lettre de sa poitrine. Elle la remet au facteur.
Échange de lettre Sofia - Zeki

ZEKI

Attends-moi encore Sofia, ma route est longue, tu le sais, peut-être aurai-je soif, sûrement même. Seule l'eau de la source peut calmer la soif du facteur Zeki. Cette eau, je veux la boire de tes mains.

SOFIA

Zeki, peut-être auras-tu soif. Je t'attendrai avec l'eau de la source. Juste après l'appel du muezzin, je serai là.

ZEKI

Seher, une lettre pour toi, je crois qu'elle va te faire plaisir.

SEHER

Oh oui... c'est Ismaïl !

Seher prend la lettre, elle la lit en silence.

ZEKI

Sirin Ana, il y a une lettre aussi pour toi.

SIRIN ANA

Des nouvelles de mon Mehmet ?

ZEKI

Ma mère,
Avant tout, j'embrasse chaleureusement tes deux mains et tes deux yeux. J'espère que Dieu te garde en bonne santé. Ma mère, le Président va m'aider j'en suis sûr, ta lettre va me faire sortir de là. Désormais ma mère, j'ai décidé de vivre, de me harponner à chaque instant qui passe.

Dans cet instant et celui d'après, je serai vivant. Les quatre murs que sont devenus ma vie me paraissent moins étroits déjà, ce n'est pas que je disparais dans cet espace, c'est que je les ai poussés, maman, je déploie encore mes bras.

Ma mère, le rôle d'une mère de condamné est d'avoir le sourire de vivre pour celui qui n'est presque plus là. De rire plus que quiconque.

Ma mère que Dieu bénisse encore longtemps tes mains. Tes gâteaux fourrés au fromage parfumé de persil. Porte toi bien, ma mère.

Ton fils

SIRIN ANA
Merci Zeki. Pourras-tu déposer ça à la prison?

ZEKI
Je le ferai.

SEHER
Ça y est, c'est pour dans deux semaines. Le jeudi qui suit celui-ci

SOFIA
J'entends déjà le davoul et le zurna.

TANSU
C'est vrai , écoutez les filles !

SIRIN ANA
Voilà une bonne nouvelle. De mon temps, pour un événement comme ça, les filles sortaient leurs mouchoirs et leurs danses faisaient raisonner les montagnes... Ayten, c'est à toi de mener la danse, tes yeux dansent déjà. Allez mes filles, faites plaisir à Seher.

SIRIN ANA
Zeki, viens te mêler à nous !

ZEKI
Je suis déjà très en retard et je ne suis pas habile de mon corps.
Je vous laisse, restez avec le sourire.

TOUTES
Bonne route à toi, Zeki.

Sofia verse un peu d'eau.

SCENE 4 — ZEKI et SOFIA

Cinq femmes inexistantes en fond, en décor. Le facteur attend sous l'arbre. Sofia existe. Zeki est là, il se roule une cigarette. Sofia arrive...

ZEKI
Je commençais à m'inquiéter, je pensais que tu ne viendrais pas...

SOFIA
Il a fallu que je raconte des mensonges à ma mère pour qu'elle me laisse sortir... Elle se doute de quelque chose, je crois...

ZEKI
Ne t'inquiète pas, ma belle... Dans peu de temps, je vais envoyer mes parents demander ta main.... Tu n'auras plus à mentir à qui que ce soit, tu vas devenir ma promise... ma moitié, ma Sofia à moi.

Il essaie de la serrer.

SOFIA
Eh bien, il va falloir t'y prendre rapidement, mon beau Zeki ! Les prétendants se font de plus en plus nombreux... Je ne peux pas continuer indéfiniment à repousser tout le monde....

ZEKI
C'est normal, qu'il y ait tant de prétendants, tu es la plus belle fille de toute la vallée... Mais ton cœur est à moi... fais-moi confiance, dans peu de temps nous viendrons demander ta main... J'ai tellement hâte que tu sois mienne !

SOFIA
Envoie tes parents et je serai à toi.... Pas avant...

ZEKI
Mais je te dis que c'est une question de quelques semaines, laisse-moi t'embrasser, je suis sûr que tu dois avoir un goût de miel.

SOFIA
Je pars de suite.

ZEKI
Ne pars pas... J'arrête, je te promets...

SOFIA
Bois un peu d'eau, elle est bien fraîche, ça va te refroidir.

Il sort des gâteaux de son sac.

ZEKI

Tu en veux un ?

Sofia prend et goûte...

SOFIA

Mais c'est les gâteaux de Sirin Ana, pour son fils ! Tu es vraiment horrible, comment oses-tu faire ça ? En plus, tu m'en proposes ! Jamais, je ne pourrais manger ça... je ne pensais pas...

ZEKI

Sofia ! Attends Sofia !! Je vais tout t'expliquer...

SOFIA

C'est inexcusable ! C'est destiné à un pauvre garçon en prison !

ZEKI

Il n'y a plus de pauvre garçon en prison...
Si je ne mange pas les gâteaux de Sirin Ana, personne ne les mangera !

SOFIA

Qu'est ce que tu racontes, Zeki ?

ZEKI

Le fils de Sirin Ana était condamné à mort, il devait être exécuté il y a déjà quelques mois. Mais il a décidé d'essayer de vivre, Mehmet. Avec un autre condamné à mort ils ont tenté de s'enfuir. Pendant une centaine de mètres ils ont été libres, une sentinelle les a abattus...
Mehmet est mort il y a déjà cinq mois.

SOFIA

Comment ça ? Et les lettres qu'elle reçoit de la prison,
et les lettres qu'elle envoie ?

ZEKI

Le télégramme de la prison annonçant la mort de Mehmet est encore dans ma sacoche, je n'ose pas lui donner... J'ai peur qu'elle se brise, la pauvre femme, son fils c'est sa raison d'être, c'est tout ce qui lui reste !

SOFIA

Mais les lettres qu'elle reçoit ?

ZEKI

C'est moi qui les lui écris...

SCENE 5 : TROISIÈME PASSAGE DE ZEKI

Cinq femmes. Ce sont des ombres. Presque inexistantes. Une prend vie.

UNE DES FEMMES

Zeki a continué à être les bras de Sirin Ana, et Mehmet, de sa tombe, lui a répondu… Mes noces ont été vivantes… Durant cinq jours et quatre nuits, les femmes ont chanté, avec leurs enfants bien serrés… Elles ont chanté des choses qui ne se disent pas, des choses que l'on chante… Alignés debout, les gaillards au regard noir ont déployé leurs bras… Avec des lames de cuir aux pieds, les gaillards aux cheveux noirs ont terrassé la terre… le Davoul et le Zurna dans leurs narines…

Sous l'arbre chaque semaine, chaque semaine, tu reçois des mots.

Tu n'es ni mariée, ni fiancée ?

Elles prennent toutes vie

ZEKI

Que la grâce de Dieu soit sur vous, bonjour Mesdames.

TOUTES

Que la grâce de Dieu soit sur toi Zeki, bienvenue à toi.

Il embrasse la main de Sirin Ana. Sofia lui sert un verre d'eau.

ZEKI

Merci Sofia, longue vie à toi.

Tansu est la première à recevoir la lettre. Elle lit en silence. Ayten sort sa lettre de sa poitrine. Elle la remet au facteur.

ZEKI

Sofia, ça c'est pour toi.

SOFIA

Merci. Tiens, Zeki.

ZEKI

J'ai déjà soif, mon aimée. Attends-moi, ma Sofia, sur le chemin du retour.

SOFIA

Mon aimé, mon voyageur, je t'attendrai sur le chemin du retour.

TANSU

Il revient !! Noureddin revient !

Elle est heureuse et paniquée.

Elle enlève son foulard de l'arbre

TANSU
Je cours annoncer ça à son père.

SIRIN ANA
Zeki, prends ta plume et une feuille, écrivons à mon Mehmet.

SIRIN ANA
Mon fils, mon Mehmet,
J'ai le coeur léger depuis que tu as décidé de vivre. Vis mon Mehmet, vis mon fils, je t'envoie du tabac et des habits propres, le facteur te les apporteras.
Mon Mehmet, ici tout est beau. J'ai commencé à labourer notre terre pour qu'à ta sortie tu puisses la travailler. Puis on te mariera avec celle que tu aimeras. Vis mon Mehmet, vis mon fils. Je veux te savoir semblable à toi.
Mon fils, je te chérie, t'embrasse, te respire.

ZEKI
Il est temps que je reprenne ma route. Restez avec le sourire, Mesdames.

TOUTES
Bonne route à toi, Zeki.

Sofia verse un peu d'eau.

AYTEN
Yusuf !!
Aux pieds des montagnes,
Je suis une femme minuscule.
Ma patience est plus épaisse que la brume à leurs sommets
Mais à leurs pieds,
Je suis une femme minuscule
A peine audible,
Alors que je veux te crier à travers les montagnes et les mers
Je suis à peine audible
Ma voix ne porte pas plus loin que mes bras,
Je ne sais
Te le dire
Sans mettre un genou à terre
Mon front fier
Tourné vers toi

Comme tu le sais, Yusuf,
Depuis dix étés,
Dix printemps,
Dix automnes,
Neuf hivers,
Je t'attends,
Et toi qui n'en finis pas de ne pas revenir...
Je ne me souviens même plus de ton visage,
De tes traits
Comme tu ne le sais plus, Yusuf,
Je suis encore la plus belle parmi les belles,
La seule dont l'eau et le ciel jalousent la beauté.
Trouve-toi un mari !
Tous les hommes de la vallée te désirent !
Tu les laisses dire ça !
Je te maudis, Yusuf,
Je n'attends plus ton retour,
Mais j'ai de l'espoir.
J'attends
Juste j'attends
Pour avoir une raison d'exister
Juste j'attends.


Christophe Gadéa

SCENE 6 — ZEKI ET SOFIA

Zeki Arrive. Sofia attend qu'il pose son vélo, Zeki sourit. Ils sont face à face et elle se jette dans ses bras.

ZEKI

Oh là !... Je t'ai manqué, toi.

SOFIA

Oui tu m'as manqué, et tu me manques de plus en plus chaque jour...
Ça fait bientôt un an et tes parents ne sont toujours pas venus...

ZEKI

Ma belle Sofia, je te le promets, je ne veux que toi, et bientôt nous serons ensemble en chaque instant.

SOFIA

Les gens commencent à se poser des questions et ma mère est de plus en plus méfiante. Ayten m'a même dit ouvertement que je t'attendais, et même plus... Ayten, elle est mauvaise, elle est jalouse, son amour est mort, elle veut tuer le notre.

ZEKI

Tu sais, Ayten, c'est une femme malheureuse...

SOFIA

Je n'y peux rien, moi, si son mari ne lui écrit plus...

ZEKI

Il ne lui a jamais répondu, pas une seule fois en dix ans.

SOFIA

Sûrement qu'il ne l'a jamais aimée.

ZEKI

Ils s'aimaient plus que personne n'a jamais aimé dans la vallée,
les femmes chantaient l'amour de Ayten et de Yusuf.

SOFIA

Raconte.

ZEKI

Ayten est la fille du Bey d'un village situé à neuf montagnes d'ici. Sa beauté défiait le ciel, les fleuves et les cieux. Yusuf était berger, il l'a rencontrée à la source. Ils se sont aimés.

SOFIA
Le Bey n'a pas voulu donner sa fille au berger.

ZEKI
En plein jour, à dos de cheval, armé, Yusuf a enlevé Ayten à la fontaine... Le Bey a renié sa fille. Yusuf le berger a décidé d'aller en Occident pour gagner de quoi acheter un peu de terre. Il est parti quelques mois après que j'ai été affecté ici. Il lui a laissé une adresse et depuis ce jour, chaque semaine, Ayten envoie une lettre et chaque semaine la lettre revient.

ZEKI
Quand je lui ai ramené la première lettre elle a pleuré, elle m'a supplié de ne pas lui ramener les autres... J'ai dit oui.

SOFIA
Tu ne me laisseras pas, toi, n'est ce pas Zeki ?

ZEKI
Jamais ma Sofia... Je vais t'accrocher à moi et on ira voir le monde...

SOFIA
Sur ton vélo ?

ZEKI
Si tu veux, sur mon vélo, on pédalera chacun notre tour... Juste, continue de sourire, de rire... Qu'y a-t-il dans ton sac, tu m'a emmené un cadeau ?

SOFIA
Je t'ai emmené une pastèque...

ZEKI
Quelle belle attention, Sofia ! Viens, nous allons la dévorer...

ZEKI
Sofia, tu es tellement...

Sofia le fait taire de sa main.
Elle se lève, accroche son foulard à l'arbre. Danse avec Zeki.
Ils s'aiment.

SCENE 7 — CUMA

Cinq femmes . Ce sont des ombres. Presque inexistantes. Une prend vie.

UNE DES FEMMES

Sur le chemin du retour Sofia s'est donnée à Zeki, une fois par semaine, Zeki s'est donné à Sofia. Son goût était bien celui du miel...
Nourredin est arrivé un matin avant même l'aube, il est arrivé les bras remplis de vide, il les a remplis de Tansu...
C'est à peine la nuit au moment où le jour nous tourne son dos, avec dans leurs mains des bâtons de bois, les enfants attendent le troupeau, ils se cherchent, se regardent, se croisent, se défient et marchent.

Elles prennent toutes vie

AYTEN

Le voilà qui arrive. Il a une drole de démarche, Zeki.

SOFIA

C'est pas Zeki.

AYTEN

Oui, c'est pas lui. Il est surement malade, il a dû avoir un imprévu.

CUMA

Bonjour Mesdames, que la grâce de Dieu soit sur vous. Elle est sacrément corsée la montée, faudra que je m'y habitue ; mais le paysage est agréable.

SOFIA

Tu veux un verre d'eau ?

CUMA

Ah oui, avec plaisir... Longue vie à toi.

SOFIA

Personne ne s'habitue à la montée du Loup.

CUMA

Pardonnez-moi, je me nomme Cuma. J'ai été nommé facteur il y a un mois. C'est ma première affectation, mon premier vélo, mon premier uniforme.

SOFIA

Zeki ne va plus revenir ?

CUMA

Je pensais qu'ils vous avait prévenues, son départ était prévu depuis presque un an.

AYTEN
Où est-il allé ?

CUMA
Il est parti tenter sa chance à Istanbul. Il a pris sa femme et sa petite et ils sont partis. Que Dieu les aide. Avez vous des lettres à me remettre?

SOFIA
Non.

AYTEN
Tiens.

CUMA
Alors, voyons ce que j'ai de mon côté... Ayten Deniz ?

AYTEN
Oui, c'est moi.

CUMA
J'ai un tas de lettre pour vous, elles sont toutes revenues. Il y en avait un plein tiroir. Il doit sûrement y avoir une erreur dans l'adresse.
Il y a aussi un télégramme. Sirin Kara.

SIRIN ANA
C'est moi, mon fils...

CUMA
Avant de vous la remettre, il faut que je pointe ma liste...
Voilà je peux vous remettre officiellement le télégramme.

SIRIN ANA
Je ne sais pas lire, mon fils. Fais-le pour moi.

CUMA
Mais il est daté d'il y a déjà plusieurs mois, c'est étrange , il a dû perdre sa route, ça arrive souvent.

SIRIN ANA
Cuma, mon fils, lis !

CUMA
Maison d'arrêt de Sivas, hier à 5 heures du matin...



Mathilde Lévêque & Manu Campo

Achevé d'imprimer en mars 2007
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy

Dépôt légal : mars 2007

Imprimé en France



Vous l'attendiez avec impatience... le voici ! Après le succès sans précédent de notre " nouvelle formule ", le numéro 12 sort enfin de sa gestation et arrive en 3000 exemplaires, soit un tirage trois fois supérieur à celui du dernier numéro, qui s'est vu trop rapidement épuisé, laissant ainsi pas mal de mécontents, et passant encore inaperçu à beaucoup de lecteurs potentiels et adeptes de ce concept de publication à la fois original et polémique.

Les fans de la première heure pourront déplorer la faible périodicité de la revue, mais conformément à nos ambitions qualitatives, le contenu a toujours primé sur le rendement, alors comme on dit, mieux vaut tard...

A l'intérieur, les mêmes et on recommence ? Pas tout à fait... D'autres artistes, venus pour certains du Photo Université Club (PUC), nous ont rejoints pour cette nouvelle aventure poétique et chanter avec nous ce doux refrain :

la poésie n'est pas à vendre !

Avec...

• Corina Airinéi • Romain Billot • Rémi Boyer • Elsa Bres •
• Manu Campo • Farid Chettouh • Christophe Gadéa •
• Servan Ilyne • Krazem • Ashley Létan • Mathilde Lévêque •
• Isabelle Monin • Ramazan Öztürk • Nicolas Panier •
• Emmanuel Rister • Olympe Sauvage • Georges Thiéry •



